Le Scoutisme du père Jacques Sevin

Avertissement au lecteur

Vous trouverez dans ces pages, les préfaces et présentation de l'édition de 1999 citées dans la nouvelle édition de 2012.

Le Scoutisme du père Sevin est disponible en librairie.

Bonne lecture

L'éditeur
septembre 2012

Première édition 1922, Action Populaire.
Cum permissu : P. GENY. *Nihil obstat* : P. DEWAILLY, *censor deput.*
Imprimatur : J. JOURDIN, *vic. gen. Insulis, 31 martii 1922.*

Deuxième édition revue 1924, éditions Spes.
Deuxième tirage 1928, éditions Spes.
Troisième tirage 1930, éditions Spes.

Troisième édition revue 1933, éditions Spes.

Copyright © 1999 by Association Père Jacques Sevin.
Tous droits réservés.
I.S.B.N. 2-708-880-322

LETTRE-PRÉFACE[1]

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS — Paris, le 3 août 1924.

Mon Révérend Père,

Je ne veux pas une fois de plus redire aux « Scouts » de France, qui vous sont très chers, mes sympathies et mes encouragements. Ils savent mes sentiments pour eux et pour leurs chefs dévoués.

Mais votre livre sur le Scoutisme *– livre de documentation objective, fondée sur l'expérience – m'est une occasion nouvelle d'approuver le but éminemment élevé que vous poursuivez. Vous tendez à réaliser, avant tout, dans des conditions particulièrement agréées de la jeunesse, une œuvre d'éducation, où toutes les facultés de l'âme, toutes les énergies de la nature humaine sont disciplinées par la foi catholique.*

J'aime à vous entendre dire à vos jeunes gens : « Que la foi chrétienne et la vie scoute n'en font qu'une » et « qu'ils ne sont Scouts que pour vivre en chrétiens plus parfaits, d'un surnaturel plus intense ».

Formez beaucoup de ces jeunes gens et vous aurez bien mérité de l'Église et de la France.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, mes sentiments religieusement dévoués en Notre-Seigneur.

† Louis, card. DUBOIS,
Arch. de Paris.

1. Apparaît dans la deuxième édition de 1924.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

PRÉFACE[1]

Huit ans durant, le P. Jacques Sevin, de la Compagnie de Jésus, a étudié le scoutisme en Angleterre, en Belgique, en France, et le livre qu'il publie sous ce titre : *Le scoutisme. Étude documentaire et applications,* résume ses expériences, et entr'ouvre à l'action catholique certaines perspectives nouvelles.

Car il résulte des observations du P. Sevin que le scoutisme, quoi qu'on en ait dit, « n'est nullement d'inspiration et de tendance spécifiquement protestantes », et que « nul évêque n'a eu besoin d'en modifier les statuts fondamentaux pour que naquissent dans tous les pays des troupes catholiques de scouts ».

Et l'ardent appel que fait le P. Sevin en faveur des Scouts catholiques de France témoigne que, d'ores et déjà, un scoutisme catholique existe, qui doit, avec le temps, s'épanouir et rayonner. Il a son centre dans la Fédération nationale catholique des Scouts de France, fondée en juillet 1920, sous la présidence du général de Maud'huy, et dont M. le chanoine Cornette est aumônier général. On se tromperait fort en ne voyant dans cette fédération qu'une fragile et précaire façade, qui masquerait un demi-néant. Il y a là, tout au contraire, un imposant échafaudage, où s'abritent déjà une centaine de troupes de catholiques scouts[2], éparpillées à travers le pays ; et de très précieuses approbations officielles semblent faire contrefort à cette ébauche de bâtisse, qui assure définitivement à notre scoutisme catholique pignon sur rue. Voici, venant d'outre-Manche, l'approbation du bureau international du scoutisme ; voilà, libellé dans Paris même, l'agrément du gouvernement français ; et par-dessus ces témoignages planent la bénédiction du cardinal de Paris, datée du 17 janvier 1921, la bénédiction de nombreux évêques, et l'approbation très expressément encourageante du pape Pie XI, transmise le 30 mars 1922 par le cardinal Gasparri. Officiellement, l'organisation scoutiste est devenue l'une des formes de groupement proposées aux jeunes catholiques ; et c'est là l'un des faits capitaux dans la récente histoire de notre renouveau religieux.

Montalembert jadis, en une phrase célèbre, opposait aux fils des croisés les fils de Voltaire. Encore aujourd'hui, devant la jeunesse, deux idéaux paraissent être en présence : l'idéal de la chevalerie et l'idéal du laïcisme. Dans la chrétienté du Moyen Âge, le serment du chevalier, ratifié par les rites liturgiques, unifiait au service de Dieu, au service des faibles, au service des pauvres, toutes les énergies de l'âme et du corps : de par ce serment, toute la vie du chevalier, toutes ses aspirations, tous ses efforts, étaient subordonnés à sa responsabilité d'ouvrier de l'Évangile ; et toute son activité, dans ses intentions comme dans ses effets, devait être, physiquement, intellectuellement, moralement, socialement, l'activité d'un chrétien. Tout au contraire, dans notre société moderne, le laïcisme, au fond des âmes, multiplie les démarcations : libre à Dieu d'y trouver quelque refuge écarté, et de s'y retrancher, et de maintenir ainsi son règne sur une parcelle de l'âme, mais ce ne sera que sur une parcelle. On sera des gymnastes, tous ensemble, ou des étudiants, tous ensemble ; et puis, à l'écart, à côté, chacun, à part soi, s'il le juge à propos, sera par surcroît un chrétien ; mais la vie intellectuelle et la vie sportive se développeront collectivement, en dehors de toute préoccupation chrétienne ; elles ne seront point dans l'orbite du rayonnement chrétien.

1. Préface de la première édition de 1922.
2. Précision ajoutée dans la deuxième édition de 1924 : « à la date où ces lignes ont été écrites, avril 1922 ».

C'est le grand mérite du scoutisme catholique de transplanter parmi notre jeunesse contemporaine le vieil idéal de la chevalerie, et d'aspirer à « prendre l'enfant dans tout son être : physique, intellectuel et moral ». Froissart dit quelque part que les « escoutes » – ainsi que l'on disait au Moyen Âge – étaient « des hommes de dévouement qu'on envoyait aux avant-postes – aux postes d'écoute – et dont la mission était à la fois d'éclairer la marche d'une troupe et de se sacrifier au besoin pour le salut de tous ». Texte éminemment précieux : car il semble nous inviter à restituer au scoutisme ses véritables origines nationales et religieuses. Comme le délicieux mot de nos ancêtres : fleureter, conter fleurette, nous est revenu par le Pas-de-Calais, avec l'orthographe « flirter », de même le mot scout dissimule mal, sous sa forme exotique, notre vieux vocable français. L'Église, au temps de la chevalerie, régnait, au nom même de sa juridiction morale, sur l'homme tout entier ; elle voulait régir le muscle en même temps qu'elle régissait l'âme ; ou, pour mieux dire, elle soumettait le muscle à l'âme, et l'âme au Christ ; et l'apprentissage de vaillance qui formait le futur chevalier donnait à sa force physique une discipline en même temps qu'un élan. On le rendait débrouillard – on le rendait « costaud » diraient nos poilus d'aujourd'hui, – afin qu'il fût admirablement outillé pour prêter aide à Dieu, et à la mère Église, et à l'humble foule des serviteurs de Dieu. L'évêque, en consacrant à Dieu le bras du chevalier, signifiait à la force humaine qu'elle n'était qu'un moyen dont l'usage devait être réglé par des fins morales supérieures, et que les plus beaux faits d'armes n'avaient de valeur et de légitimité que dans la mesure où ils se subordonnaient aux exigences de la justice et s'inséraient ainsi dans l'histoire même du plan divin, comme d'authentiques épisodes de la collaboration humaine à l'œuvre de Dieu.

Mais c'est là précisément l'esprit que le scoutisme catholique veut inculquer à ses jeunes pupilles. Si on leur donne une formation physique qui les met en mesure de se débrouiller, on leur indique formellement que ce n'est pas en vue d'un but égoïste, mais pour leur permettre de venir en aide aux autres ; et la loi de la bonne action quotidienne, telle qu'elle leur est proposée, maintient sur leur horizon l'idée très haute. très chrétienne, de se comporter en serviteurs. Le seigneur était un serviteur, disait Lamennais de la chevalerie féodale : le scout à son tour est un serviteur. Un serviteur qui doit « être toujours prêt » : c'est là sa devise, et les préapprentissages très variés qui composent sa formation intellectuelle et qui s'adaptent au tempérament personnel de chacun mettent le scout en mesure d'accroître le rendement de son énergie, pour toutes les requêtes sociales qui lui feront appel. Mais pour que le scout, sans lassitude ni défaillance, demeure fidèle à cette orientation de ses forces physiques, à cette direction de ses forces intellectuelles, le scoutisme catholique affermit sa vocation même en lui prescrivant, avant tout exposé de la loi scoute : tu seras fidèle à ta foi et tu lui soumettras ta vie tout entière. Et de crainte que le scout, dans la dispersion même de son activité, ne néglige les devoirs les plus prochains, ceux qui l'obligent envers sa famille, envers sa patrie, le scoutisme catholique lui rappelle ces deux principes : le scout est bon

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

citoyen ; le devoir du scout commence à la maison. Combien ce dernier principe est rassurant pour ceux qui redoutaient que les exubérances d'un certain scoutisme ne portassent atteinte aux devoirs familiaux ! Dieu premier servi, et la famille après Dieu, et Dieu et la famille servis avec cette délicatesse de conscience suggérée par la « loi scoute », et qui intéresse l'honneur même du scout à l'observance de tous ses devoirs. Et puis, après ces services primordiaux qu'il aura à cœur d'accomplir allégrement, intégralement, parce que les principes mêmes du scoutisme catholique le lui commandent, le scout catholique, gardant sa petite personnalité bien nettement catholique, pourra sans péril, dans le cadre tutélaire de sa fédération, prendre contact avec les autres groupements scouts, et leur révéler, par son propre exemple, tout ce que la doctrine morale du catholicisme donne de vigueur et d'essor aux consciences éprises du bien, et tentées parfois par le mal. Le scoutisme, ainsi conçu, ainsi pratiqué, tient en main tous les ressorts de l'âme, et les coalise, sous l'impulsion même de l'Évangile, pour une besogne d'amour.

À bas les cloisons étanches qui, fallacieusement, profitaient à la paresse morale en marquant dans l'âme je ne sais quelles limites où la vie chrétienne finissait, où la vie « laïque » commençait ! Les initiateurs du scoutisme catholique renversent ces cloisons ; ils habituent le jeune homme à savoir ramasser tout son être, toute sa vie intérieure et toute sa vie profonde, sous le regard de sa conscience, ouverte elle-même au regard de Dieu, et sous la double protection du souci qu'il a de son honneur et de la confiance qu'il a dans la grâce.

Georges GOYAU,
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS[1]

LE présent ouvrage n'est ni un manuel de scoutisme, ni une histoire générale du mouvement scout. Résultat de huit années de relations avec les chefs de l'organisation britannique, d'une lecture assidue de toutes leurs publications, et enfin de mon expérience personnelle comme scoutmestre, fondateur et aumônier de troupes en Angleterre, en Belgique et en France, je l'offre au public comme l'étude documentaire d'un système d'éducation et des applications qu'on en peut tenter.

C'est sciemment qu'il fait abstraction du travail accompli jusqu'ici par le scoutisme français. Ardemment protestant chez les Éclaireurs Unionistes, neutre avec les Éclaireurs de France ou d'autres groupes moins notoires, ce mouvement a suscité naguère des discussions qu'il paraît superflu de rouvrir, et provoqué des objections qui s'évanouissent presque toutes dès qu'on s'occupe du scoutisme tout court, tel qu'il a été conçu par son fondateur. On me pardonnera donc d'avoir préféré, sans méconnaître la valeur des adaptations quelles qu'elles soient, étudier l'article original et de m'être restreint à l'œuvre de sir Robert Baden-Powell.

Le plus possible, je laisserai parler les faits et les documents. À leur lumière, aider à dissiper les préjugés et les malentendus, et partir de là pour suggérer le passage à l'action et l'organisation du scoutisme en France, tel est le but de ce travail conçu en dehors de toute polémique, et que ses lecteurs, amis ou adversaires, s'accorderont peut-être à trouver, – c'est mon plus cher désir, – objectif, loyal et courtois.

J. S.
1921[2]

1. Avant-propos de la première édition.
2. Mention ajoutée à partir de la deuxième édition.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

PRÉSENTATION

Pour ne pas alourdir cette édition, cette introduction ne comporte pas de notes détaillées ni d'indications scientifiques de sources. Celles-ci sont renvoyées à un ouvrage ultérieur, qui présentera de façon plus complète la biographie et la pensée du Père. Que le lecteur veuille bien croire que les affirmations d'ordre biographique reposent sur des fondements solides qui seront détaillés dans un ouvrage ultérieur. L'interprétation donnée ici de la pensée et de la spiritualité du Père sera sans doute plus familière à ceux qui connaissent déjà un peu son œuvre. Elle privilégie parfois une approche assez précise nécessitant quelques connaissances bibliques, souvent implicites. Cette herméneutique est le résultat d'un travail personnel que la Sainte-Croix de Jérusalem a soutenu selon sa vocation propre.

AU COMMENCEMENT MYSTIQUE DU SCOUTISME

Jacques, le tiers-apôtre

Cette introduction est d'abord celle d'un lecteur à l'écoute du message que nous donnent indissolublement les écrits et la vie du Père. Lecteur de longue date de celui-ci, j'ai découvert jeune et un peu par hasard ses écrits. J'ai toujours considéré ceux-ci comme la source essentielle avec ceux de Baden-Powell bien sûr, de ce que le scoutisme catholique devrait être. Ceci n'exclut pas le sens critique que tout disciple doit avoir sur lui-même, le maître étant d'ailleurs ici le premier conscient des limites de ses projets et de son œuvre.

Le scoutmestre puisque c'est de lui qu'il s'agit ici, faisait avec son humour à la fois scout et britannique, teinté d'une pointe d'ironie jésuite et française, rimer *scoutmaster* et Bon Pasteur.

Faut-il considérer le Christ comme le grand Éclaireur, le modèle de la vie scoute ou bien n'est-ce pas prétentieux de la part des éclaireurs, de prendre pour modèle le seul Maître véritable ? Ce débat résume toute l'histoire naissante des Éclaireurs Unionistes, selon leur sensibilité théologique et spirituelle.

À l'origine du scoutisme catholique, celui qui mérite au plus haut point le titre de scoutmestre, non seulement celui qu'il s'était donné, de la 1ère Mouscron, mais des Scouts de France et du scoutisme catholique universel, Jacques Sevin n'a jamais reconnu d'autre maître que « le Scoutmestre éternel », le Christ.

Le scoutisme n'a jamais été pour lui qu'un chemin à la suite et à l'appel du Maître, et rien n'est plus étranger à sa pensée et à son œuvre que d'en faire un chemin théorique

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

et méthodologique défini une fois pour toutes. Une route pratique et spirituelle en même temps, c'est à dire accidentée et imprévue, une route joyeuse, une route pleine d'humour dans les bois et la campagne anglaise, vers la Jérusalem Nouvelle de l'insigne conçu en même temps que le livre.

Une route empirique et l'exode vers la Jérusalem de la Transfiguration de Luc. « Dressons trois tentes », déclare le futur chef de patrouille, le très sémite Pierre, tandis que selon l'iconographie traditionnelle, Jean le Témoin médite déjà. Jacques, le tiers-apôtre, l'humble scout, que fait-il ?

Cette tente du désir de Pierre est pourtant le sommet de la spiritualité sémite et hébraïque, la parousie d'un camp définitif avec le Dieu de l'Alliance, de la Loi et des Prophètes.

Pierre ne sait pas ce qu'il dit parce qu'il ne voit pas ce qu'il dit. Nul besoin de dresser une tente pour Celui qui a déjà dressé sa Tente parmi nous. Cette Tente est la Vérité, le Chemin et la Vie. Cette Tente est Exode vers Jérusalem : de cela s'entretiennent Jésus, Moïse et Élie.

« Le scout ne tient à rien pas même à sa tente », médite scoutement Jacques, le troisième disciple de la Transfiguration, entre l'actif Pierre et le spirituel Jean.

Cette première tente légère du scoutisme catholique, c'est à dire ce livre « Le scoutisme », n'est rien d'autre qu'une toile à déployer, c'est à dire à élargir sans cesse. Jacques ne tient pas plus à cette œuvre qu'à une autre parce que ce livre n'est pas une théorie : c'est un mouvement vers la Tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas faite de main d'homme, la Toile du Verbe Incarné que Celui-ci traverse sur la Croix de Jérusalem, dressée justement hors de Jérusalem, exode dans et hors de Jérusalem.

Élargissons notre lecture !

Nous sommes toujours au commencement ou au recommencement du scoutisme. Ce livre est par excellence le livre du commencement ; pour nous, ce livre inaugure un mouvement, une route, une aventure. Son auteur ne le sait pas ! Pour lui ce livre est d'abord un appel.

L'insigne de 1917 est aussi un appel. C'est notre insigne ; son inventeur ne le sait pas encore. Ce livre est un appel à l'Espérance.

Il faut à tout prix entrelacer notre lecture du livre avec l'humble histoire de Mouscron et celle de la création des Scouts de France, sinon nous ne comprendrons rien. L'espérance d'un mouvement de scoutisme catholique en France et les conditions de sa réalisation sont la seule matière de ce livre, et non l'exposé dogmatique d'une théorie pédagogique. Mais ce livre est en même temps le premier acte pratique de cette réalisation. La réflexion et l'histoire, l'idéal spirituel et l'action pédagogique concrète sont intimement liés.

LE CONTEXTE DE LA RÉDACTION

Il ne s'agit pas ici d'écrire une biographie du Père mais de considérer les circonstances concrètes dans lesquelles ce livre a été écrit. Ces circonstances sont largement méconnues : elles sont cependant de la plus haute importance pour comprendre le contexte de la rédaction de l'œuvre.

Le contexte historique

Jacques Sevin, âgé d'une trentaine d'années (il est né en 1882), est ordonné prêtre de la Compagnie de Jésus le 2 août 1914, au moment de la déclaration de guerre. Dès avant cette date, il s'est largement intéressé au scoutisme naissant en Angleterre depuis 1907. Anglophone, il se rendait régulièrement l'été à Roehampton en Angleterre pendant sa formation jésuite, et a peut-être déjà par ce biais eu connaissance du scoutisme sur place avant que celui-ci n'éveille l'intérêt en France en 1909. Les premières troupes sont créées en 1910 et 1911, par le pasteur Gallienne à Paris, par Georges Berthier à l'École des Roches, et par l'abbé d'Andréis à Nice.

Quand paraît l'article critique d'*Études* en 1913, Jacques Sevin l'annote et demande à ses supérieurs l'autorisation d'aller étudier sur place le mouvement que la revue de la Compagnie désapprouve. Rappelons qu'il n'est pas encore prêtre et qu'après la prêtrise, sa formation jésuite se poursuivra encore deux ans. Jacques Sevin obtient cette autorisation et effectue donc, cette même année 1913, une sorte de voyage d'études spécial de plusieurs semaines sur le sujet, en Angleterre même. Il rencontre Baden-Powell et prend avec lui sa fameuse première tasse de thé. Il rencontre aussi le cardinal Bourne qui soutient l'action de Baden-Powell. Il accumule une abondante documentation en lisant assidûment les publications scoutes britanniques. On ne trouve personne en France parmi les pionniers du scoutisme, aussi bien laïque que protestant ou catholique, qui ait effectué une enquête aussi complète. Admirons ici le dessein de la Providence, car un an plus tard, l'autorisation des supérieurs du Père n'eût pas été possible.

Dès ce voyage en Angleterre, le futur Père a formé la résolution de voir naître un mouvement de scoutisme catholique en France, malgré le scepticisme, pour ne pas dire l'hostilité des autorités catholiques françaises, au demeurant peu au fait de ce qui naissait véritablement en Angleterre, et interprétant assez hâtivement les initiatives françaises favorables au scoutisme comme des manœuvres plus ou moins franc-maçonnes visant à arracher la jeunesse à l'influence de l'Église. De cette hostilité témoignent le refus du scoutisme par l'archevêque de Paris en 1912 et l'article sévère publié par *Études* dont il vient d'être question.

Cette méfiance s'explique essentiellement par le contexte historique de l'époque. Le scoutisme est malencontreusement né en 1907, deux ans après la séparation de l'Église et de l'État en France. Par ailleurs, les milieux catholiques sont très organisés et disposent depuis de longues années de nombreuses formes d'encadrement de l'enfance et de la jeunesse, spécifiquement catholiques. « Nous avons déjà nos œuvres qui nous donnent toute satisfaction ». À quoi bon, dans ces conditions, introduire cette invention douteuse venant de l'Angleterre anglicane ou protestante ?

L'anglophobie persistante d'une partie de la droite catholique française, malgré les rapprochements politiques de l'avant-guerre de 1914, se conjugue ici avec une méfiance à l'égard du protestantisme. L'œcuménisme est encore loin. Il n'est pas vrai de dire au demeurant que le scoutisme catholique s'introduira en raison de l'absence d'intérêt de l'Église pour la jeunesse : écoles catholiques, patronages, œuvres variées forment au contraire un réseau serré. Le grand problème du mouvement naissant, problème que le livre analyse déjà, sera au contraire de trouver une ouverture et une petite place dans cet ensemble.

Quant au protestantisme, aucune allusion malveillante, bien au contraire dans le texte du livre. Pour normale que nous paraisse aujourd'hui cette position, elle place le Père largement en avance sur le milieu catholique dominant de l'époque.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Le contexte pédagogique

La résolution du jeune jésuite n'est partagée dans les milieux catholiques que par un petit nombre de pionniers qui ne se connaissent pas entre eux, à Paris, à Nice, au Creusot. À la déclaration de guerre, un seul évêque, celui de Nice, soutient les troupes catholiques des Éclaireurs des Alpes dans son diocèse. Nombreux au contraire sont ceux qui suivent l'avis de la *Semaine religieuse du diocèse de Paris* qui a exprimé le point de vue du cardinal.

Qui est donc Jacques Sevin en 1914 sinon un jeune jésuite inconnu, sans aucun pouvoir sur le clergé diocésain, et se heurtant au sein même de la Compagnie à une grande réserve devant ses projets, qu'au demeurant, en bon diplomate, il n'ébruite guère. Il devra d'abord convaincre ses supérieurs de la pertinence de ses idées, et cette tâche apparaîtra quasiment insurmontable, pendant la rédaction du livre.

Par ailleurs, Jacques Sevin ne s'intéresse pas au seul scoutisme. Ce qui le préoccupe au plus profond, dès 1910 et sans doute avant, mais les sources ici ne peuvent se trouver dans les écrits du Père publiés à partir de 1920, c'est la rénovation des méthodes pédagogiques éprouvées dans les collèges jésuites, qu'il a fréquentés auparavant comme élève et vers lesquels sa formation de professeur l'oriente.

Le Père n'a jamais été un marginal dans sa congrégation, mais, formé aux méthodes pédagogiques ignatiennes, qui se résument pour lui à l'esprit missionnaire de son fondateur, il éprouve sans doute très tôt le sentiment d'un certain décalage entre cet esprit pionnier et la vie concrète des collèges. Il ne s'agit pas pour lui de détruire les collèges, loin de là, mais de les rénover par un retour aux sources ; bref, derrière les pesanteurs, de retrouver l'intuition proprement ignatienne d'une éducation active, généreuse et missionnaire, où les finalités inspirent les méthodes.

Toute vérité, même ignatienne, n'étant pas bonne à dire, le Père fait preuve d'une très grande prudence dans l'exposé des critiques envers l'institution scolaire, dont le livre témoigne. Le professeur Jacques Sevin ne conteste nullement cette institution en tant que telle. Il cultive d'ailleurs lui-même cette autre vertu de son ordre qu'est l'obéissance. Il a pour habitude de se placer du point de vue de celui qu'il veut gagner à sa cause, en imaginant d'abord les objections que celui-ci fera à ses propositions d'innovation. Le but recherché est de montrer l'inanité des objections et la profonde orthodoxie de thèses pouvant initialement apparaître trop non conformistes. Mais cette orthodoxie est toujours référée à l'esprit du fondateur. On retrouve souvent dans le livre cette priorité donnée à l'esprit sur la lettre, tant dans la vision du scoutisme de Baden-Powell dans la première partie, que dans les propositions pour la France de la seconde partie.

Mais il ne s'agit pas seulement de perspectives théoriques. Jacques Sevin, qui ne signera pas à tort « Renard Noir », a un objectif avant tout pratique au sein de sa propre congrégation : ni plus ni moins que de ranimer l'institution scolaire jésuite française au souffle pédagogique initial de la Compagnie. C'est ainsi que la découverte, un peu inattendue du scoutisme, est l'occasion providentielle pour lui de mener à bien ce projet plus ancien et plus fondamental. Baden-Powell lui paraît à même de fournir des instruments nécessaires à cette rénovation. Ainsi s'éclairent les efforts faits dans le livre pour comparer le système des patrouilles avec la pédagogie ignatienne.

Le contexte spirituel

Un élément plus fondamental de la pensée de Jacques Sevin en 1913 explique ce projet pédagogique. C'est sa spiritualité propre. Il n'est pas dans le propos de cette présentation de la décrire dans le détail, à cette époque de la vie du futur Père, mais c'est ici que se situe le cœur de la personnalité de l'auteur du *Scoutisme*, avant la rédaction de ce livre. Le futur Père est un spirituel et un contemplatif et, dans une certaine mesure, un mystique. Il puise dans sa vie intérieure les ressources de son action extérieure.

Ses maîtres spirituels sont saint Ignace bien sûr, qui lui a appris à concilier action et contemplation, mais aussi les saints du Carmel, surtout Thérèse d'Avila. Le Père lit aussi beaucoup Thérèse de Lisieux, qui n'est pas encore canonisée ; celle-ci renforce sa spiritualité missionnaire joyeuse, avec le souci constant de la vie quotidienne.

Le futur Père a déjà composé en 1914 de nombreux poèmes spirituels inédits. Ceux-ci culmineront plus tard dans un long poème en prose, itinéraire spirituel à la façon du Cantique des Cantiques. Il a déjà eu l'intuition de fonder une congrégation religieuse à la fois contemplative et missionnaire qui sera plus tard la Sainte Croix de Jérusalem.

La future prière scoute, attribuée à saint Ignace, ignatienne certes dans l'esprit, mais introuvable dans les œuvres connues de celui-ci, a été lue par le futur Père dans l'ouvrage du père de Maumigny, *Pratique de l'Oraison mentale*, paru en 1905.

Cette prière ne commençait pas par « Seigneur Jésus », mais par « O Verbe de Dieu bien aimé ». Le futur Père y a substitué « Cœur de Jésus » qui éclaire davantage son sens profond, à condition de ne pas faire de contresens sur la spiritualité du Cœur du Christ, mais de l'enraciner dans la tradition spirituelle française de Marguerite Marie et de Claude La Colombière, qu'il fréquente aussi. C'est cette formulation que le Père présentera aux scouts de Mouscron. Le changement de celle-ci a peut-être été inspiré au Père par le souci d'un compromis, au début de la création des Scouts de France.

Il ne s'agit pas seulement de demander au « Seigneur Jésus » la vertu, qui pourrait être aristocratique, de générosité. Il s'agit de puiser à la source du Cœur du Christ, la générosité cherchée par Ignace, c'est à dire la sollicitude infinie de Jésus pour le genre humain, la surabondance d'amour qui déborde, déploie, déroule et développe à travers le Cœur transpercé du Christ, centre et Cœur de sa Chair, la Toile de la Nouvelle Tente au moment où se déchire le Rideau du Temple. C'est l'Esprit qui construit cette Tente plus grande et plus parfaite. Il nous inspire cette prière puisée à l'origine et au Cœur de la mission de l'Esprit, de l'Église donc, le Cœur de Jésus accomplissant sa propre mission reçue de la miséricorde du Père pour l'humanité. Combien s'éclairent alors les passages du livre sur l'extension du scoutisme.

Le contexte symbolique

Enfin il reste dans ces années cachées et fécondes le mystère de la Croix de Jérusalem. Celle-ci n'est pas destinée par Jacques Sevin au seul scoutisme, puisqu'il a déjà formé son projet d'une congrégation, même si celui-ci est encore enfoui en son cœur. Le Père va l'année même (1917) de la rédaction du livre dessiner ce fameux insigne pour la troupe de Mouscron. Comment a-t-il formé le projet de cet insigne emprunté à une si haute antiquité chrétienne et qui exprime si harmonieusement et si simplement le projet fondamental du scoutisme catholique ?

Le fait que le Père ne réserve pas cet insigne au seul mouvement scout est l'indice de sa grande importance spirituelle. Le Père donne lui-même l'explication de cet insigne en le référant à la croix des croisés de la première croisade. Mais elle était sur place depuis de longs siècles !

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Cette explication présentait l'avantage d'être aisément accessible aux jeunes et aux moins jeunes à une époque où le langage de la chevalerie et de la croisade était un véhicule commun de la spiritualité dans l'Église.

Il me paraît difficile de croire que le Père ignorait l'usage primitif de cette croix dans l'Église de Jérusalem même si aucune preuve ne peut, en l'état actuel de nos sources, être apportée à cette hypothèse. Les fouilles de Saint Pierre en Galicante, en 1905 avaient mis en évidence de telles croix datées généralement du IVe siècle dans les lieux où le Christ aurait été interné à la fin de la nuit du jeudi au vendredi de sa passion, selon une très ancienne tradition. Le Père a-t-il eu connaissance de tout cela ? Rien aujourd'hui ne permet de l'affirmer ou de l'infirmer. Mais le Père a bien trouvé cette croix quelque part ! Cette localisation, le palais de Caïphe, ne pouvait que renforcer les convictions du Père, exprimées si simplement plus tard sous le thème « notre croix, elle est potencée ». Il paraît tout à fait clair que les propos du Père sur la Croisade, dans son usage pédagogique à partir de 1920, sont toujours référés à une croisade spirituelle, assimilée à un mouvement. C'est ainsi qu'il faut comprendre « la bannière verte » qui sous-titre le livre : un mouvement et un appel à l'espérance.

Nous sommes, aujourd'hui, beaucoup plus critiques sur le langage des croisades, qui encore une fois était celui du temps (par exemple « La Croisade Eucharistique » aux origines de l'actuel Mouvement Eucharistique des Jeunes) et les ambiguïtés de ce langage qui nous paraît par trop ethnocentrique. Que Godefroy de Bouillon se soit félicité d'avoir massacré une partie des habitants de Jérusalem, juifs, musulmans et chrétiens orientaux confondus, nous paraît une raison suffisante pour chercher à l'insigne une autre origine que le blason de ce dernier. Nous ne trouvons jamais sous la plume du Père l'apologie de cette croisade-là. Il s'agit toujours d'entrer dans une Jérusalem spirituelle ainsi qu'il l'écrit dans son dernier texte Scout de France en 1933. C'est bien cette Jérusalem Nouvelle qui éclaire toute l'œuvre du Père et son premier livre scout.

Peut-être les projets que porte le futur Père, dès avant 1914, présentent-ils alors un certain flou que nous avons tendance rétrospectivement à réduire, tant la vie et l'œuvre du Père nous paraissent aujourd'hui unifiées.

Cette date de 1905 ne laisse pas d'interroger. Au moment même où l'État et l'Église se séparent, ce que beaucoup, nostalgiques d'une chrétienté anhistorique, considéraient alors comme une catastrophe, sa spiritualité et sa curiosité poussent peut-être cette année-là un novice jésuite inconnu à lier ensemble un symbole oublié en Occident et une prière d'origine inconnue. En associant ces éléments à un étrange mouvement anglais né deux ans plus tard, il formera une réponse élaborée au problème de la formation et de la promotion des laïcs que la nouvelle situation appelle.

Que cette croix soit apparue un peu par hasard, ou du moins sans que le Père en ait vu la signification totale, est possible. Entre les projets du Père, dont *Le scoutisme* témoigne, et la réalité historique du scoutisme catholique naissant, des différences sensibles seront perceptibles. Les projets initiaux sont plus vastes que le scoutisme catholique réel, de cette époque jusqu'à la nôtre. Pour la croix, ce serait l'inverse, sa signification profonde dépasse de beaucoup ce que le Père nous en dit explicitement pour le scoutisme. Mais elle éclaire son œuvre à un point tel qu'on pourrait présenter toute celle-ci à partir de la seule esthétique théologique de son symbolisme. Or le Père était aussi un artiste ; il dessinait et peignait ; cet insigne est dessiné au trait. C'est peut-être esthétiquement – mystiquement ? – qu'il a d'abord appréhendé ce symbolisme plutôt que rationnellement, lui qui a toujours tenu à une éducation de la sensibilité esthétique par le chant , le théâtre, le jeu scénique et la liturgie.

L'insigne et le livre sont strictement contemporains. Cette esquisse de la Croix de Jérusalem nous conduit aux racines sémites du christianisme bien avant le scoutisme lui-même. Le doigt et l'œil du peintre expriment esthétiquement et synthétiquement un symbolisme que nous ne finissons pas de déployer et de dérouler comme le rouleau de la Thora qui finalement lui donne une partie de son sens initial.

De même le livre d'un visionnaire qui n'a pas encore dirigé de troupe, mais qui écrit en pensant sans cesse à sa fondation prochaine, est aussi une esquisse légère, un premier croquis, la première toile d'un doigt d'artiste, tisserand et missionnaire.

LES CIRCONSTANCES DE LA RÉDACTION

De la rédaction à la publication

Dès son voyage d'études en Angleterre en 1913, le futur Père a manifestement la double intention d'écrire sur le scoutisme et d'expérimenter celui-ci en France dès que cela sera possible. Ce double projet va connaître des avatars dus aux circonstances exceptionnelles de l'époque, mais celles-ci seront finalement favorables à la création des Scouts de France à la sortie de la guerre.

La déclaration de celle-ci en 1914 complique à première vue les choses. Comme de nombreux prêtres congrégationnistes, le Père, qui avait été réformé, se porte volontaire pour servir comme aumônier dans l'armée française et accomplit en août 1914 les démarches nécessaires auprès de son supérieur. Un ordre de mission sera rédigé à cet effet mais celui-ci ne parviendra jamais à son destinataire en raison de l'avancée rapide des troupes allemandes en Belgique. Le Père se retrouve derrière les lignes allemandes, en territoire occupé. N'étant pas combattant, il n'est pas inquiété et peut suivre en Belgique les deux dernières années de sa formation jésuite, à savoir la quatrième et dernière année de théologie et la période dite de « troisième an » qui conclut le long apprentissage de la Compagnie.

Il se trouve ensuite affecté, pour la rentrée scolaire 1916, au collège jésuite de Mouscron, en Belgique occupée, très proche de la frontière française et envisage de lancer ses essais de scoutisme au collège. Mais les Allemands décident, très peu de temps après, la fermeture pure et simple du collège, en exigeant le maintien sur place de l'encadrement jésuite. C'est une sorte d'assignation à résidence, le Supérieur étant jugé responsable par les autorités allemandes de la présence effective des jésuites sur place. Le Supérieur se trouve contraint d'occuper ses professeurs privés d'enseignement. Il demande donc à chacun de lui fournir des propositions d'occupation pendant cette inactivité forcée. Tenace, le Père lui propose de s'atteler à la mise en ordre de ses notes sur le scoutisme observé en Angleterre et le Supérieur se laisse convaincre, peut-être par patriotisme (les Anglais sont les alliés des Français) et surtout parce qu'il n'a pas grand-chose de concret à proposer au Père, celui-ci ayant su plaider sa cause avec habileté.

Les notes du diaire du Père sont très nettes à ce sujet : le livre est écrit de l'automne 1916 au printemps 1917.

S'agit-il de la rédaction définitive ? Ce point est très important, eu égard au contenu de la seconde partie. Il paraît clair que le Père a effectué au moins des modifications, puisque la première édition fait état de retouches, en particulier dans les citations de documents britanniques, mais il s'agit vraisemblablement de la mise en forme nécessitée par un manuscrit définitif, avant publication. Quand cette mise en forme a-t-elle eu lieu ?

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

La fin de la première édition permet de répondre de façon catégorique à ce sujet : on sait en effet que cette édition est parue en 1922, les Scouts de France étant créés le 25 juillet 1920.

Toute la fin du livre est écrite dans la perspective d'un mouvement qui n'existe pas encore : le Père se trouve donc gêné au moment où le livre paraît en 1922 puisque ce mouvement existe alors ! Il indique que son livre était achevé et prêt à être publié au printemps 1920 mais que des retards très importants ont été pris dans la publication... (la tradition de retard régulier des publications scoutes trouve donc là une illustre origine...). Le texte se trouve ainsi , pour certains éléments, caduc dès sa publication, en raison du retard de celle-ci, ce qui n'est jamais du goût de l'auteur. Mais si ce délai irrite le Père, il s'avère pour nous d'un intérêt exceptionnel : il nous permet de garantir une date de fin d'écriture à Pâques 1920, et non en 1921 ou 1922.

L'Action Populaire

L'Action Populaire des amis jésuites du Père décide, au cours d'une réunion dès la fin de 1919, donc avant que les discussions en vue de la création des Scouts de France aient commencé, de publier ce manuscrit. Elle prend manifestement un gros risque de publication : car, malgré l'intérêt du livre pour nous, il n'est pas du tout évident qu'il ait existé, à ce moment-là, un grand nombre de lecteurs susceptibles de le lire, bien au contraire. L'Action Populaire a été fondée au sein de la compagnie à Reims en 1903 par le père Leroy et le père Desbuquois qui est aussi le propre directeur spirituel du Père. Le Père lui-même n'a jamais été membre de l'Action Populaire mais en a été très proche, particulièrement quand il résida dans ses locaux et lança sa troupe « Thérèse de Lisieux » à Noisy-le-Sec en 1921. L'Action Populaire est à cette époque un organisme militant qui a ses propres difficultés. Au sortir de la guerre, en 1919-1921, le contexte économique est difficile. Le livre n'est peut être pas la première priorité de l'éditeur, qui doit échelonner ses publications. Toujours est-il qu'il faut bien noter ici ce soutien de l'Action Populaire au Père avant même la création des Scouts de France. Ce secteur de la Compagnie de Jésus paraît alors singulièrement plus ouvert aux idées du Père que d'autres. Le contenu du livre permet de comprendre pourquoi mais la spiritualité missionnaire du Père plus encore. Il est très probable que le chanoine Cornette ait payé lui-même, ou fait payer par un de ses paroissiens fortunés, les frais de cette première édition. Cependant, la décision de publier ce livre a été prise par l'Action Populaire avant et indépendamment d'un tel support financier. Le Père procède donc à une réécriture définitive de novembre ou décembre 1919 à février ou mars 1920. Il est au collège de Metz à la fin de 1919 et son supérieur s'oppose au lancement du scoutisme au sein du collège ! La troupe de Metz sera donc lancée à partir d'élèves du lycée d'État par des amis du Père mais pas par lui-même, contraint de partir vite pour raisons de santé en Italie. Malheureusement le manuscrit du Père est perdu et nous devons faire des conjectures, au demeurant assez précises, d'après son diaire ou d'autres documents.

Le retard de la publication

Ce retard de publication a permis des ajouts qui vont s'avérer fort importants pour l'avenir. Ainsi, tout ce qui concerne les événements en rapport avec le jamboree de Londres en juillet 1920 ne peut qu'avoir été rajouté. C'est le cas en particulier de la naissance du Bureau International du Scoutisme Catholique où le Père joue un rôle essentiel qu'il ne mentionne pas. Ce Bureau deviendra la Conférence Internationale Catholique du Scoutisme

en 1949. 1920 est donc la véritable date de naissance de celle-ci. Il est aisé de constater que ces éléments sont très facilement isolables sous forme d'ajouts à la fin du livre, ce qui confirme l'affirmation du Père que l'essentiel du texte était clos au printemps 1920.

Le Père éprouve une véritable gêne de ce retard. D'un côté en effet, celui-ci, qui signe le livre comme commissaire général des Scouts de France (même si cette fonction n'est pas exactement équivalente à celle de nos jours), paraît ignorer comme auteur du livre que le mouvement qu'il appelait existe maintenant ! Il est donc obligé de rajouter, in extremis, une explication sur ce retard.

D'un autre côté, la suppression des chapitres concernés (chapitre XXI et conclusion de la deuxième partie), qui était la formule la plus simple, présente un inconvénient majeur dans la structure du livre. Celui-ci est en effet bâti pour culminer sur des points essentiels dans chacune des deux grandes parties. La conclusion de la seconde étant la plus importante des deux. C'est l'appel pratique, mais combien fondé en profondeur, à la création d'un mouvement de scoutisme catholique en France. C'est sans doute un des passages du livre auquel l'auteur tient le plus.

Il suffit de comparer le contenu de ce chapitre à ce que les Scouts de France ont été à l'origine pour constater à quel point ce livre est aussi un acte fondateur, sur un plan institutionnel et pas seulement pédagogique. Le Père est trop intéressé à la publication de ces éléments fondamentaux pour les supprimer de son livre ; aussi s'efforce-t-il en permanence de minimiser son propre rôle dans la fondation des Scouts de France, pour mieux mettre en valeur les principes et l'idéal qui l'animent.

D'ailleurs ces passages ont été maintenus tels quels dans la seconde édition et dans la troisième, à des moments où l'existence des Scouts de France était déjà beaucoup plus affirmée.

Nous pouvons donc reconstituer ainsi la genèse du livre : écriture de l'essentiel d'octobre 1916 à avril 1917, révision définitive du texte de novembre 1919 à février ou mars 1920, les quelques adjonctions dont il est question plus haut à la fin de l'année 1920 ou au plus tard en 1921. L'agenda et les activités du Père en 1918 et surtout 1919 après l'armistice de novembre 1918, ne lui laissent que peu de temps libre et rendent très improbables la rédaction d'une part importante de l'ouvrage au cours de ces deux années.

Les différentes éditions et leurs modifications

Le livre a connu, avant la présente réédition, trois éditions : la première en 1922, la seconde en 1924, la troisième en 1933. L'édition la plus importante est évidemment la première, surtout si l'ensemble du texte, (à l'exception de ce qui est dit plus haut) a été écrit avant la création des Scouts de France, alors que la lecture de la première édition pourrait faire croire la rédaction postérieure à cette création.

Sans mettre en doute les propos du Père, sur la rédaction du livre en 1916/1917, j'ai longtemps pensé, avant d'effectuer une étude plus approfondie pour le compte de cette édition, que beaucoup de passages de la seconde partie (particulièrement sur les collèges et les patronages) avaient été remaniés après la création des Scouts de France, tant certains éléments ne paraissaient se comprendre qu'à partir des difficultés inhérentes aux premières fondations des Scouts de France. Force est de constater que non, ce qui nous indique que le Père avait par avance une vision assez précise de toutes les difficultés institutionnelles qui attendaient le mouvement espéré. Nous pouvons expliquer autrement cela, par la vie même du Père à Mouscron et peut-être aussi à Metz.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Par ailleurs, le Père a effectivement modifié son texte entre les deux premières éditions sur un point fondamental à l'époque : les rapports entre le scoutisme et les patronages. Nous donnons ici les deux versions pour que le lecteur puisse bien saisir l'enjeu des modifications qui s'expliquent essentiellement par des circonstances pratiques. Une part importante de la création des premières troupes scoutes semble s'être faite dans le cadre des patronages, et cela était l'occasion de nombreuses difficultés et de tensions. Le Père a ici purement et simplement modifié son livre, sans avertir le lecteur. Cette attitude nous confirme dans l'idée que le Père ne voulait pas faire du livre une somme théorique, comme on l'a parfois cru, mais bien un outil pratique pour le mouvement naissant.

Le fait que le texte n'ait été modifié que sur ce point s'explique aisément par le fait que la situation sur les autres fronts de création du scoutisme catholique n'appelait pas de changement notable par rapport à ce que le Père avait prévu, soit parce que les choses allaient leur cours comme attendu (la création des troupes scoutes ordinaires), soit parce qu'aucune avancée n'ayant eu lieu (la transformation intérieure des collèges par leur scoutisation), il n'y avait pas besoin de modifier le premier texte en fonction de circonstances précises.

Mais l'absence d'autres modifications nous confirme aussi dans l'idée que le premier texte était tout à fait clair dans l'esprit du Père dès le printemps 1920 (et sans doute pour l'essentiel en 1917) et que toutes les difficultés pratiques envisagées, décrites par lui, l'étaient avant même l'organisation du nouveau mouvement.

Un livre pour une action

Nous devons tirer une conclusion importante de ces constatations. À l'image et sans doute l'imitation de Baden-Powell, le Père n'écrit pas un livre de théorie éducative, genre qui prévaudrait dans la littérature pédagogique française, mais un livre destiné à réfléchir une action concrète précise. L'exposé des principes du scoutisme est inséparable de l'analyse précise des méthodes qui permettent à ces principes de s'incarner de façon concrète dans des institutions déterminées. Ni pratique sans théorie et sans finalités, ni théorie sans pratique, comme on le pense parfois de son œuvre, la pratique s'entendant ici en un double sens : la pratique pédagogique concrète avec les jeunes, l'action pédagogique scoute effective, mais aussi les conditions institutionnelles et territoriales de cette pratique, à savoir la question fondamentale de l'implantation, de ses conditions de possibilités, et de l'attitude de l'environnement.

Le Père fait dans le livre preuve d'un sens très britannique de la mise en œuvre : il consacre autant d'efforts à cette question, qu'à celle de la description des méthodes.

Absolument hostile à toute atténuation des finalités du scoutisme, le Père était d'une grande hardiesse et d'un grand pragmatisme dans les méthodes, si cela devait être le prix à payer pour qu'un environnement hostile au scoutisme l'acceptât. Ce pragmatisme n'allait pas jusqu'à renoncer définitivement aux méthodes, mais visait à les introduire progressivement au rythme des réactions du milieu d'implantation.

Le lecteur pensera peut-être ici que cette dimension « d'animation territoriale » du scoutisme est une projection postérieure de ma part dans le texte. Rien ne me paraît plus faux : le premier grand livre en France sur le scoutisme est une réflexion systématique sur les lieux possibles de diffusion de ses finalités, bien au-delà des terrains où le scoutisme s'est effectivement implanté et qui restent d'ailleurs modestes par rapport à tous ceux que le Père, comme Baden-Powell, avait envisagés. On peut se demander, à ce titre, si en faisant parfois preuve dans son histoire d'un certain pointillisme pédagogique, le scoutisme catholique français a toujours vraiment eu l'intelligence plénière de sa fondation.

L'histoire détaillée et critique des origines des Scouts de France doit encore se développer, malgré les grands progrès de l'historiographie scoute ces quinze dernières années, mais un partage théorique commode des genres doit, à mon avis, être nuancé : celui qui verrait dans le père Sevin le fondateur pédagogique et spirituel des Scouts de France (dimension qui ne doit certes pas lui être refusée) et dans d'autres, le chanoine Cornette et le général Guyot de Salins par exemple, les acteurs institutionnels de promotion et de diffusion.

En réalité, en matière de scoutisme, tel du moins que le voit le Père, spiritualité, méthodes et implantation s'articulent dans un ensemble avant tout pratique. Au demeurant, la vie même du Père de 1917 à 1920, qui sont les années qui nous intéressent ici, s'inscrirait tout à fait en faux contre cette vision trop limitée de son action.

Simplement doté d'une modestie personnelle aussi grande qu'était son ambition de voir naître le futur mouvement, doublée d'une grande prudence dans les relations humaines, le Père a toujours volontairement sous-estimé son importance institutionnelle personnelle, préférant l'avancée de ses intuitions à la mise en avant de sa personne.

MOUSCRON

Les projets du Père

En même temps qu'il rédige le livre, le Père songe à lancer effectivement le scoutisme à Mouscron et réalise pour cela, à son intention personnelle, des outils pratiques : un carnet de chants, d'activités et de jeux, support d'une pratique effective prochaine. Ce carnet, enrichi au fur et à mesure des activités du Père et fort heureusement conservé dans ses papiers, nous éclaire sur son sens pratique mais aussi sur son idéal : nous y lisons pour la première fois la prière scoute, dans sa version originale.

Mais le plus important est la fondation d'une troupe : la fermeture du collège règle très vite le problème au collège lui-même. Si celui-ci n'avait pas été fermé par les Allemands, sa « scoutisation », disons plutôt sa rénovation scoute, eût-elle jamais passé le stade de l'intention ? Rien n'est moins sûr quand on voit les longues discussions, on peut parler de véritables négociations, entre le Père et son Supérieur à propos de la fondation de la troupe de Mouscron. Le Supérieur n'est peut-être pas fondamentalement hostile au scoutisme, qu'il ne connaît que par ce que lui en dit le Père, mais, coupé par la guerre de son provincial, il ne veut prendre aucune initiative qui pourrait lui être reprochée ensuite.

Or les projets du Père sont très bien décrits dans le livre : il se serait agi, non pas d'introduire une troupe scoute dans le collège, mais de faire que, de proche en proche, le collège devienne scout, activités scolaires et scoutes s'interpénétrant dans une organisation nouvelle, où l'esprit du scoutisme jouerait le premier rôle. Il est très probable que ce projet n'aurait pas abouti : il ne verra d'ailleurs jamais le jour ni à Metz, où le Père a été nommé en novembre 1919, comme on a vu plus haut, ni dans aucun collège de jésuites, ni dans aucune école catholique, à part celle que le Père fondera lui-même plus tard, dans le cadre de la Sainte Croix de Jérusalem.

Quand il était lui-même professeur au collège (rappelons que le collège de cette époque correspond à un collège et à un lycée actuel), le Père qui s'y trouvait bien, faisait

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

aussi preuve d'une grande ouverture d'esprit, peu fréquente en ces temps de « guerre scolaire », éprouvant une certaine attirance pour ce qu'il appelait « la maison d'en face » : le lycée public. Il eût bien aimé savoir ce qui s'y passait effectivement (son journal le dit expressément) mais, en ces temps dominés par l'affrontement des laïques et des cléricaux, un tel projet n'est pas réalisable. Peut-être est-ce déjà le sens missionnaire du futur résident de l'Action Populaire de Noisy-le-Sec ? En tout cas, faute d'institution catholique disponible, le Père envisage de réaliser son projet avec la « maison d'en face » du collège de Mouscron, à savoir l'école industrielle municipale locale. Cette école primaire, au sens de l'époque, incluait en phase terminale des sections plus techniques, un peu comme en France, où , à côté des lycées secondaires, l'enseignement primaire se prolongeait, au-delà du Certificat d'Études Primaires dans le « primaire supérieur ».

De longues discussions sont entamées avec l'école car le Père n'envisage pas seulement de créer une troupe en ville avec des enfants de l'école mais de faire fonctionner sa troupe en harmonie avec les programmes de celle-ci.

L'école étant publique, beaucoup de problèmes se posent dans cette proposition pédagogique du scoutisme catholique, mais nous sommes en Belgique et ceux-ci sont résolus grâce à une série de compromis pratiques. Le Père obtient le soutien de plusieurs enseignants. L'adhésion au mouvement avec ses finalités chrétiennes sur lesquelles le Père ne transige en rien, est facultative. Le programme scout, dans la stricte ligne de Baden-Powell, est, par le système des badges, une sorte de pré-formation professionnelle, qui tient compte des programmes de l'école.

Les difficultés

Les difficultés viennent... du Supérieur du Père et des autorités catholiques de Mouscron. Le Supérieur ne veut pas voir apparaître le mot scout ; le camouflage devant les Allemands n'est pas la raison essentielle. Le Père, pragmatiquement, renonce à ce qui apparaît déjà comme un élément fondamental. Les scouts deviennent des « guides ». Mais le Supérieur ne veut pas non plus entendre parler de promesse, parce que ce seul mot évoquerait par trop le scoutisme.

Il faut toute l'imagination du Père pour réécrire ainsi de proche en proche tout son projet avec le double souci de conserver l'essentiel sur le fond et de satisfaire le Supérieur sur la forme, car les exigences de celui-ci affectent aussi le camp et le système des patrouilles. Plusieurs fois, un projet satisfaisant semble rédigé, car le Supérieur veut un projet écrit, sans doute aussi pour se couvrir lui-même devant le provincial, quand la guerre sera finie. Mais il faut sans cesse des modifications et les mois passent : l'accord final semble problématique. Nous sommes renseignés sur tout cela par le journal du Père ; prudent avant l'entrevue décisive, le Père, qui reste parfaitement soumis à son Supérieur et s'efforce de le convaincre rationnellement, fait prier des religieuses acquises à sa cause pour le succès de son entreprise. C'est ainsi que la troupe maintenant célèbre, la « 1ère Mouscron » qui a récité la première la prière « scoute », sans connaître même ce nom est fondée effectivement en février 1918, avec cinq mois de retard. La fameuse signature avec l'insigne, Jacques Sevin, scoutmestre 1ère Mouscron, prête dès 1917 n'était qu'un projet.

Pragmatisme et détachement

Il fut scout au point d'être détaché du scoutisme, ai-je écrit à l'occasion du centenaire de sa naissance, pour résumer la vocation du Père en une brève formule. Dès

l'origine, il fut scoutmestre au point d'être détaché de ce titre. Il inaugure ainsi son humble et brève carrière de scoutmestre de la 1ère Mouscron, détaché librement lui-même de la charge symbolique qu'il voulait porter et dont, plus qu'aucun autre, il pensait le poids spirituel et pédagogique.

C'est ainsi qu'il faut interpréter, l'année même où ce livre a été pensé, l'alliance spirituellement prémonitoire de la signature d'un titre qui n'a jamais été porté par l'intéressé et d'un insigne, qui ne devait devenir que bien plus tard celui du mouvement, après le départ du Père lui-même. Le trèfle, qui est l'insigne du guidisme international, devait en effet assez longtemps être substitué à la fleur de lys du scoutisme international, voulue par Baden-Powell, en raison de la confusion possible avec le symbole de l'Action française, problème qui ne se posait certes pas à Baden-Powell ! On se doute que le Père a contribué aussi lui-même à cette clarification. Il était prêt à renoncer aussi à cela... au moins le temps de lever les ambiguïtés avec l'extrême-droite, catholique ou non, puisque Maurras finalement n'était guère chrétien.

Quelques mois plus tard, cette troupe dont l'étendard initial arborait fièrement, et sans doute sans bien le comprendre la seule Croix de Jérusalem, puisqu'il lui était interdit d'arborer la fleur de lys ou tout autre signe qui aurait pu paraître scout (la Croix de Jérusalem ne l'était pas encore !) se transforma au grand jour, en troupe scoute bien identifiée, premièrement à cause de la paix, et deuxièmement à cause de l'accord enfin donné au projet authentique du Père par les supérieurs provinciaux dont le jugement négatif redouté s'était avéré imaginaire. Mais, avec la paix, le Père doit déjà quitter Mouscron. On s'aperçoit ici que la vie itinérante du Père correspond en tout point à sa vie spirituelle et à ses fondations de campeur nomade.

Ainsi les collégiens bourgeois ont été remplacés par les élèves d'une école publique technique. Dans la première délégation hâtivement constituée pour participer au premier jamboree mondial de 1920 par la toute nouvelle fédération des Scouts de France et forte de... 15 scouts, les scouts de Mouscron étaient représentés avec la troupe de Saint Honoré d'Eylau de Paul et Marcel Coze et du chanoine Cornette.

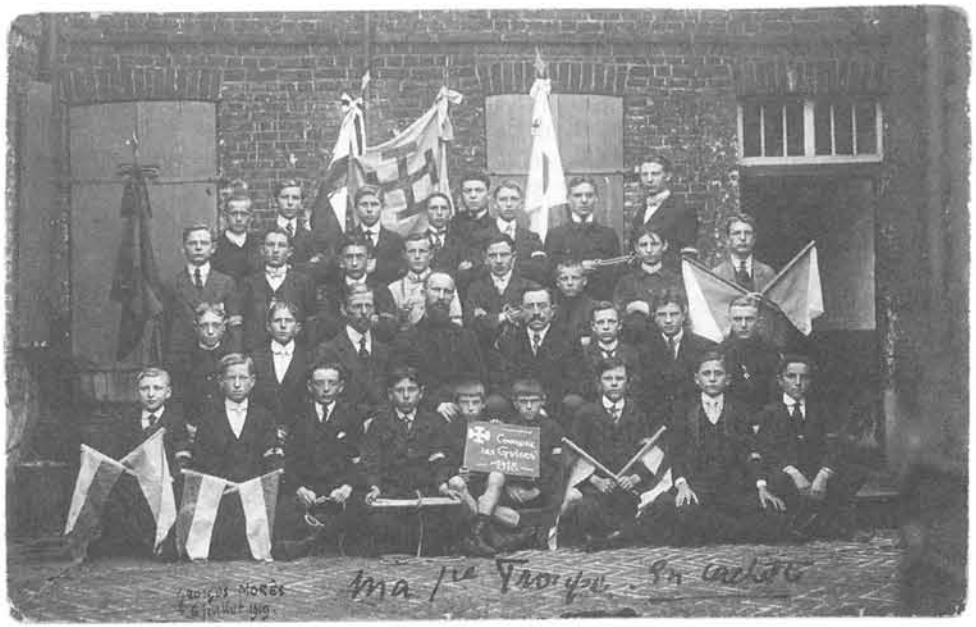
Mouscron et *Le scoutisme*

Cette histoire n'est pas anecdotique. Elle nous permet de comprendre, mieux qu'une longue exégèse littéraire à quoi tient le Père quand il écrit le livre, et quels sont pour lui les éléments fondamentaux de son projet. Il s'agit bien d'une fondation, pas d'un ordre religieux certes, mais d'un mouvement. Cette histoire éclaire aussi le sens des projets de la seconde partie du livre.

Les difficultés évoquées avec les collèges ne sont pas imaginaires mais reflètent l'expérience personnelle du Père. Dans une note d'une ligne, au début du chapitre XVII, dont j'aimerais bien connaître la date exacte, le Père étend à l'enseignement public laïque tout ce qu'il propose pour les collèges. « La maison d'en face » est donc aussi concernée par le scoutisme. À Nantes, la première troupe Scout de France fondée l'a été avec des élèves du lycée d'État comme à Metz.

Par ailleurs, en même temps qu'il envisage la diffusion du scoutisme dans les collèges de jésuites, le Père s'intéresse à tout le réseau des écoles primaires, et la seconde partie du livre élabore pour elles un projet très précis. Or celui-ci a été le premier à recevoir un début de réalisation à Mouscron par le jeu des circonstances certes, mais aussi parce que le Père s'était préparé à cette éventualité autant qu'à l'autre. Si nous considérions le Père comme un théoricien en chambre en ignorant Mouscron, nous pourrions penser que

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés



La troupe de Mouscron photographiée clandestinement le 3 août 1918.
En bas, on peut lire : « Ma 1re troupe. En cachette. »

le chapitre sur les écoles primaires est une construction idéale, sans intérêt pratique, mais on doit plutôt le considérer comme le premier projet de scoutisme de plein vent de l'histoire des Scouts de France. Mouscron permet de comprendre le livre.

Quant aux objections auxquelles répond le Père devant l'opposition éventuelle des responsables de collèges à l'introduction du scoutisme à l'intérieur de ceux-ci, nous pouvons penser qu'elles doivent beaucoup aux discussions avec son ou ses supérieurs de Mouscron ou de Metz. Le livre se comprend comme l'exposé d'un projet que le Père comptait engager à Mouscron dans un collège précis.

Certes, cette voie scolaire, une double voie selon les conditions de l'époque, n'a pas été féconde en termes d'implantation effective ; elle a même été jusqu'à présent, en France, un échec total à la seule exception évoquée plus haut, mais elle nous permet de comprendre quels sont, pour le Père, les éléments essentiels du scoutisme qu'il veut fonder.

QU'EST-CE QUE LE « SCOUTISME » ?

Le mot « *scout* », de l'anglais au grec

Tel paraît le sujet essentiel du livre, unique même. Mais nous devons aussitôt être sensible à un problème de traduction. L'anglais dispose certes de mots en ism, identiques au français comme rationalism (rationalisme) et empirisme, mais il n'existe pas de terme « scoutism » ; cette façon de parler est d'ailleurs peu dans le génie linguistique de l'anglais.

Baden-Powell dit « *scouting* » par exemple dans *Aids to Scouting* ou *Scouting for Boys* et ce gérondif est, à la lettre, intraduisible en français. Le « *scouting* » est au départ une méthode de formation active conçue par Baden-Powell pour les recrues de l'armée britannique, destinée prioritairement à la préparation des éclaireurs de celle-ci dans l'empire colonial. Nous disons en ce sens, dans le langage militaire une section d'éclairage ; éclairage serait une traduction possible de « *scouting* »

Bien sûr, nous perdrions alors la racine scoute, ce qui est dommageable. Le mot anglais, comme bien d'autres, était utilisé dans la langue française médiévale « escoute », ce que le Père dit explicitement dans le livre. Il est même possible que l'anglais soit ici, comme il arrive parfois, dérivé du français. Le portugais « *escuta* » s'est maintenu alors que « escoute » est tombé en désuétude. Le mot ne signifie pas écoute, comme on pourrait le croire, mais éclaireur. Il s'agit d'observer. La racine est « sk ». L'anglais, le portugais, le français et presque toutes les langues de l'Europe sont des langues indo-européennes ; nous retrouverions cette racine dans le sanscrit, qui nous renverrait aux Indes de Baden-Powell ; mais il paraît très peu probable que celui-ci ait été conscient de cela ; nous la retrouvons aussi dans le grec ancien : « *skopein* » (observer attentivement), « *proskopos* » (éclaireur) qui présente ici l'immense avantage d'être langue biblique.

Le scoutisme du Père est déjà biblique et catholique dans la langue même. L'homélie de Pie XI au premier pèlerinage international du scoutisme catholique à Rome en 1925 sur le thème « Soyez des Éclaireurs » ou celle de Jean-Paul II aux routiers italiens de l'AGESCI en 1985 sur le thème « Abraham le premier scout », ne sont finalement que des variations théologiques et linguistiques sur un patrimoine biblique inépuisable.

En disant scoutisme et en refrancisant le mot scout (on disait plutôt éclaireurs en 1910-1913 chez les pionniers français du scoutisme), le Père choisit, sans doute parce qu'il est sensible au génie de la langue anglaise, et à l'école de Baden-Powell, un terme qui rend possible tout un développement théologique et spirituel, déjà en germe chez lui. Car ce titre au livre n'allait pas du tout de soi.

Nul besoin de changer Baden-Powell pour faire du scoutisme catholique. Cela était difficile à comprendre pour les catholiques de l'époque. Sans être le moins du monde théologien, Baden-Powell a d'ailleurs toujours eu l'intuition que l'œuvre du Père était parmi les plus fidèles à son projet initial, comme en témoigne la correspondance qu'ils ont échangée. Mais, dans scoutisme, il y a plus que méthode. Le français ici ne nous donne qu'une approche trop théorique de ce que Baden-Powell et le Père, ici son disciple, veulent.

Le mouvement

Le « *scouting* » est en effet devenu à partir de 1907/1908 un mouvement, ce que Baden-Powell n'avait jamais envisagé au départ. En écrivant *Scouting for Boys* (aujourd'hui le « *for boys* » ne serait plus nécessaire !), Baden-Powell accède à la demande de nombreux éducateurs britanniques travaillant dans des institutions de jeunesse mais il ne cherche pas à créer une organisation spécifique. Sans doute y a-t-il déjà la volonté d'un mouvement pédagogique au sens large du terme, mais pour des institutions existantes. En ce sens, le « *scouting* » est à la fois une série de propositions pédagogiques et la volonté d'une rénovation, un mouvement, un changement...qui n'est pas le fait du seul Baden-Powell ! Celui-ci semble même au début un peu réticent, devant l'application de ce qu'il avait conçu dans un cadre strictement militaire à un usage pédagogique plus large.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Avec la parution de *Scouting for Boys*, le « *scouting* » va aussi, de façon imprévue et empirique, avec le succès inattendu des fascicules et la formation spontanée de nombreuses troupes par des jeunes et des éducateurs, devenir un mouvement, au sens strict du terme. Mais le mouvement dont Baden-Powell prend la tête sans l'avoir cherché, ne se distingue pas radicalement et en tout cas pas si vite, des différentes organisations qui modifient leur programme en intégrant tel ou tel aspect du « *scouting* ».

Ainsi peut-on parler de la naissance d'un mouvement, au double sens d'un courant et de l'institution qui incarne ce courant. Le scoutisme, au sens de Jacques Sevin, c'est aussi cela : on ne peut séparer l'intuition pédagogique de sa mise en œuvre instituée. Ce pourquoi le livre n'est pas seulement un exposé méthodologique mais constitue un appel à la création d'un mouvement de scoutisme catholique. L'expression « scoutisme catholique » signifie un corps vivant effectif qui mettra en œuvre les principes scouts.

Il faut être conscient qu'au moment où le Père fait son étude en Angleterre, le scoutisme a tout juste six ans. Chez le très pragmatique Baden-Powell, ce qui compte avant tout est la réalisation pratique de ses idées. Du « *scouting* » au « *scout movement* » il n'y a que le développement de la même intuition, même si ce développement surprend son promoteur. Le livre du Père baigne dans cet enthousiasme des temps pionniers. Le Père a été un des rares Français à voir sur place en Angleterre cet enthousiasme et le seul, en tout cas, à l'étudier sérieusement.

Les rencontres avec Baden-Powell et le cardinal Bourne ne sont pas seulement des rencontres académiques mais une impulsion dans un projet de création, tout à fait dans une ligne britannique.

LE SCOUTISME BRITANNIQUE VU PAR LE PÈRE

La première partie du livre, de loin la plus longue, ne représente pas seulement la description du scoutisme britannique, mais énonce aussi le modèle à suivre en France. Au demeurant, la seconde partie, « *Application française* », ne reprend aucun des éléments essentiels de la première partie pour en proposer une vision différente ou même une simple adaptation ou modification. Elle n'envisage que des applications possibles du scoutisme dans quatre cadres institutionnels différents. Le Père ne reprend pas, par exemple, les chapitres sur les scouts marins ou la loi scoute par des chapitres similaires adaptés à la France. L'exposé britannique suffit.

La structure de la première partie

Un premier chapitre décrit les origines du « mouvement » : le mot est présent dès le premier chapitre, les guillemets ne peuvent s'expliquer que par la nouveauté de celui-ci, et l'attribution de ce vocable à un phénomène aussi récent et déconcertant pour le lecteur français de l'époque. À cette époque, le mot « mouvement » est un mot essentiel de la philosophie de Bergson, dont l'influence est considérable. Ceci peut aussi expliquer les guillemets. Ce mouvement est d'abord une œuvre d'éducation nationale. Ce chapitre est en fait une introduction.

Puis viennent les finalités du mouvement, qui sont mises en tête par le Père. « Tout système d'éducation implique une philosophie. » Celles-ci sont déclinées en deux chapitres qui forment plutôt deux parties d'un ensemble : « La religion » (chapitre 2) et « L'âme du scoutisme : la loi scoute » (chapitre 3). Le plus important est dit en fait dans ces deux

chapitres. J'espère largement montrer, à la fin de cette introduction, l'âme du scoutisme du Père, à partir d'une spiritualité vivante.

Ce qui suit en est la mise en œuvre concrète. On peut distinguer deux parties successives :

– la première décrit les principaux points-clés du programme scout (chapitres 4 à 9) ;

– la seconde (chapitres 10 à 13) les différentes applications.

La première partie commence par un point extrêmement concret : la vie scoute étudie en effet la naissance d'une troupe, selon le point de vue britannique classique : d'abord le scoutmestre : ce terme, strict équivalent du *scoutmaster* anglais, si proche de *schoolmaster*, est plus précis que celui de chef, plus ambigu ; ensuite des scouts, le recrutement ; le tout dans une organisation locale, à la fois financière et administrative : on retrouve ici le système britannique des « comités » locaux qui font vivre toutes sortes d'associations et recherchent fonds et supports matériels.

Puis ce que le scoutisme apporte au scout, en bref ce qu'il va apprendre, en deux chapitres. Le premier : la carrière du scout, on dirait aujourd'hui la progression du scout, décrit la formation générale commune à tous les scouts ; le second : les éléments de spécialisation personnelle, le système des badges, vu dans l'optique d'une préformation professionnelle, ou au moins de recherche d'intérêts professionnels ; les scouts sont en effet aux portes du monde du travail.

Vient ensuite un chapitre méthodologique : le système des patrouilles, qualifié de pivot de l'œuvre, que je développerai plus à loisir dans un autre ouvrage, donnant, dans cette courte introduction, la préférence aux finalités profondes du Père.

Puis deux chapitres sur des points essentiels de la mise en œuvre du programme : le plein air et le campisme.

Les chapitres sur les scouts-marins, petits-loups, routiers et *girl-guides*, déclinent ensuite les particularités du programme pour des publics spécifiques. La plupart de ces structures sont à peine créées lorsque le Père en parle. On ne peut donc y trouver des éléments très précis mais plutôt le mouvement du développement du scoutisme.

Les chapitres XIV à XVI sont très importants : ils s'efforcent de décrire les résultats, en termes d'influence pédagogique.

Le plan est finalement simple : les finalités, la mise en œuvre, les résultats. Mais les résultats ne sont dus qu'à un élément essentiel, l'esprit scout, qui nous ramène en fait aux premiers chapitres et est présenté comme la conclusion de tout cet ensemble. Il est aisé de comprendre qu'il s'agit là de la pointe de cette première partie et qu'elle annonce par avance la pointe de la seconde partie : la conclusion sur les Scouts de France... d'où le maintien de ce dernier chapitre par le Père.

Méthode et mouvement

Les finalités du mouvement ouvrent et concluent cette première partie. Elles expliquent les résultats obtenus par le scoutisme en Angleterre. Elles appellent les applications françaises. Les chapitres pédagogiques sont tous présentés d'une façon très pratique : il s'agit de décrire comment une troupe peut concrètement naître, ce qu'un scout peut retirer de la vie scoute, comment il faut organiser une troupe, les activités de plein air, un camp.

Le Père présente d'abord des « objections » ou des « difficultés », auxquelles il s'efforce de répondre : ces objections doivent souvent être comprises comme venant de France au moins autant que d'Angleterre. C'est là, on l'a vu, la façon coutumière du Père

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

d'essayer de convaincre et de gagner à sa cause en se plaçant d'emblée du point de vue critique de son interlocuteur.

Nulle part, il n'est question d'une méthode à appliquer, mais d'un esprit à vivre. La pensée de Baden-Powell, plus empiriste que rationaliste, peu cartésienne en tout cas, au sens réducteur du mot, est très souple, à condition que l'essentiel de ce qui est visé soit préservé. Le Père envisage des modalités particulières très différentes pour le système des patrouilles, bien loin d'un système rigide. Ceci sera renforcé dans la seconde partie du livre. Des patrouilles se distinguant les unes des autres par l'âge de leurs garçons sont ainsi possibles : le modèle pyramidal n'est nullement le seul proposé.

Si l'on se place du point de vue ordinaire du scoutisme britannique, l'approche du Père est très classique : il ne s'agit pas de se disputer sur des détails secondaires, mais d'adopter un point de vue pratique avec un esprit assez large pour admettre des différences justifiées par l'expérience. L'unité est d'abord celle du mouvement, animé dans les intentions par un souffle et un esprit communs, et non celle d'une orthodoxie méthodologique dans la réalisation. Il est probable que le professeur d'anglais Jacques Sevin évoluait avec aisance dans cette mentalité britannique, d'autant plus qu'il était doté lui-même d'un solide sens de l'humour, sans lequel on ne peut la comprendre. Elle relativise toujours les résultats obtenus mais les veut concrets, et juge avec indulgence les intentions et les moyens. « *Scouting* », à plus forte raison « *scouting is a jolly game* » (« le scoutisme est un jeu amusant »), « *be prepared* » (« sois prêt ») ou « *good turn* » (« Bonne Action ») sont, dans l'esprit, à peu près intraduisibles en français sans cette pointe d'humour pragmatique qui apparaît en propre au génie de la langue de Shakespeare.

L'esprit dogmatique de système est en fait le principal problème de la mentalité française dominante, hier et aujourd'hui, dans le monde éducatif, comme dans les autres. Le scoutisme s'est affronté, dès son origine française, à cet obstacle fondamental, que le Père a constamment connu dans son existence depuis Mouscron jusqu'à ce qu'il faut appeler son éviction des Scouts de France.

Combien ce livre est à cet égard plus clairvoyant que nombre de commentaires, parfois même référés en paroles à l'héritage du Père !

L'esprit, la pratique, l'unité du mouvement, tout cela est indissociable, voilà le « *scouting* » britannique original, voilà le livre du Père. Le scoutisme est donc simple si l'on accepte ces trois éléments sans en retirer aucun. Il est une de ces synthèses concrètes si conformes au génie britannique de l'humour et de la vie ; en ce sens il est simple comme le jeu de la vie elle-même.

Le « mouvement » au sens de Bergson

« Les Français, nous rapporte plus tard un responsable britannique cité par Michel Rigal, ont oublié combien le scoutisme est une chose simple ». Mais cette simplicité ne peut être la simplicité desséchée obtenue par une analyse théorique abstraite. C'est plutôt la simplicité bergsonienne du mouvement de la vie elle-même. Au moment même où naît le scoutisme en France en 1911, Bergson prononce à Oxford une conférence sur la perception du changement et le mouvement. Le contact du grand philosophe avec les Britanniques nous éclaire sur le climat intellectuel du temps et sur cette idée de « mouvement » dans un contexte franco-britannique.

« En cela consiste précisément notre méthode habituelle. Nous raisonnons sur le mouvement comme s'il était fait d'immobilités, et quand nous le regardons c'est avec des immobilités que nous le reconstituons. Le mouvement est pour nous une position, puis une nouvelle position, et ainsi de suite indéfiniment... Nous avons instinctivement peur des difficultés que susciterait à notre pensée la vision du mouvement dans ce qu'il a de mouvant. Et nous avons raison, du moment que le mouvement a été chargé par nous d'immobilité. Si le mouvement n'est pas tout, il n'est rien (c'est moi qui souligne) et si nous avons posé que l'immobilité peut être une réalité, le mouvement glissera entre nos doigts, quand nous croirons le tenir. »

Et Bergson conclut ainsi sa conférence aux Britanniques : « La réalité n'apparaît plus alors à l'état statique, dans sa manière d'être ; elle s'affirme dynamiquement dans la continuité, et la variabilité de sa tendance. Ce qu'il y avait d'immobile et de glacé dans notre perception se réchauffe et se met en mouvement. Tout s'anime autour de nous et tout se revivifie en nous. Un grand élan emporte les êtres et les choses. Par lui nous nous sentons soulevés, entraînés, portés... »(Il s'agit ici manifestement de l'élan vital bergsonien...)

Comment ne pas comprendre le sous-titre « Sous la bannière verte » comme le symbole d'un tel élan. Le Père en fait le symbole du scoutisme britannique mais il est clair qu'elle appelle à sa suite une bannière verte française.

Laissons Bergson conclure, mais n'est-ce pas ce que veut dire le Père quand il met « mouvement » entre guillemets : « Plus nous nous habituons à penser et à percevoir toutes choses *sub specie durationis* (du point de vue de la durée), plus nous nous enfonçons dans la durée réelle. Et plus nous nous y enfonçons, plus nous nous replaçons dans la direction du principe, pourtant transcendant, dont nous participons et dont l'éternité ne doit pas être une éternité d'immutabilité, mais une éternité de vie : comment, autrement, pourrions-nous vivre et nous mouvoir en elle ? *In ea vivimus et movemus et sumus* (En elle, nous avons la vie, le mouvement et l'être). »

On ne saurait mieux dire le lien entre ce que le Père appelle la religion, à la base du scoutisme, la vie scoute pratique, et le mouvement scout lui-même. L'élan divin, disons en scouts catholiques : l'élan missionnaire « originé » dans le Père, l'élan de l'humble promesse personnelle, toujours à développer, le déploiement de la vie scoute, enracinée dans le quotidien, le déploiement du mouvement scout lui-même, tout cela ne se découpe pas. La religion du Père est la religion ouverte décrite plus tard par Bergson, quand sa pensée évoluera vers le christianisme, non une religion close. Le scoutisme est dynamique comme cette religion ouverte. Il n'est ni statique, ni immobile.

Bergson nous introduit philosophiquement en 1911 et spirituellement en 1932, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, dans le déploiement missionnaire, personnel, communautaire et cosmique, l'élan vital de la Nouvelle Création, que nous symbolisons dans la Croix de Jérusalem.

Encore une fois, *Le scoutisme* est d'abord un élan : celui qui le rédige est emporté dans l'élan de la fondation de l'humble 1ère Mouscron. Le livre est un acte de fondation dans la vie, pas une théorie spéculative coupée de cette fondation.

APPLICATION FRANÇAISE

D'abord une implantation

La deuxième partie a de quoi dérouter au premier abord le lecteur d'aujourd'hui. Ce que le livre nous présente ne concerne pas ce que nous appelons d'ordinaire une troupe ou un groupe scout.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Il s'agit pour le Père d'appliquer le scoutisme de Baden-Powell en cherchant de façon pragmatique les supports institutionnels catholiques propices à la continuation de l'élan du mouvement anglais en France. Nous avons vu en effet combien la vie scoute du chapitre IV était précise : il s'agissait de faire naître une troupe réelle dans le monde social réel (finances, recrutement, soutiens, recherche des cadres éducatifs ad hoc, les scoutmestres). Et tout cela venait avant la description proprement pédagogique du mouvement.

La réalité catholique française n'étant pas exactement la même, il s'agit donc essentiellement dans cette partie d'inventorier les structures précises qui pourront fournir les cadres pédagogiques et les supports institutionnels du mouvement scout. Le Père en voit quatre (et il n'a pas modifié cela dans la deuxième édition) :

– le collège catholique classique, c'est à dire secondaire (la note de la première page du chapitre permet d'étendre cette intention au lycée public),
– la constitution d'une troupe au collège,
– l'école scoute (le primaire et le primaire supérieur),
– le patronage.

Observons tout de suite qu'aucun chapitre n'est consacré à ce qui allait assurer le support principal des troupes scoutes, à savoir les paroisses, ou plutôt cela n'est vu que par l'intermédiaire du patronage. L'idée de troupes indépendantes, sans support institutionnel véritable, n'est pas du tout envisagée par le Père. Nous pouvons voir aussi des analogies entre la forme classique prise assez vite par le scoutisme catholique en France et les troupes de collèges, mais le chapitre s'intéresse essentiellement aux relations institutionnelles concrètes entre les troupes et le collège, pressentant de nombreuses difficultés réelles ultérieures.

Le collège

Il s'agit de « scoutiser » les collèges. Ceux-ci fournissent en effet des cadres éducatifs qualifiés (professeurs et aumôniers des collèges sont tout désignés comme étant les cadres scouts recherchés) et un support institutionnel très précis. Toute la vie du collège doit donc être transformée par le scoutisme, depuis les pratiques pédagogiques jusqu'à l'adoption de la loi scoute, c'est vraisemblablement ce projet qui est le projet initial du Père et le motive le plus en 1916/1918.

Finalement, ce chapitre ne nous propose ni plus ni moins qu'une transformation du collège et une réforme scolaire complète, qui ne met pas du tout en cause les programmes de l'époque (classiques, humanistes, et scientifiques à la fois, assez généralistes) mais suggère des méthodes nouvelles. Il s'agit d'une des nombreuses tentatives du début du XX^{e} siècle, d'introduire une pédagogie nouvelle. Le Père ne conteste pas du tout la nécessité de l'école, ni les programmes de l'époque. Il cherche avant tout à lancer un esprit. Les collèges sont appelés à participer au grand élan qui embrase l'Angleterre. D'où le soin qu'a montré le Père dans ses chapitres sur les résultats du scoutisme à énumérer toutes les percées du scoutisme dans toutes les formes de l'enseignement britannique (professionnel, agricole, universités) mais aussi dans les « œuvres de bienfaisance » (nous dirions aujourd'hui l'enseignement spécialisé).

L'école

Le chapitre XIX, « L'école scoute », nous présente tout simplement la même chose pour l'école primaire ordinaire, c'est à dire pour l'école du peuple puisque la France dispose alors de deux réseaux d'enseignement parallèles, un bourgeois et payant, l'autre

gratuit et populaire. Observons que ce chapitre propose aussi un enrichissement (et non un appauvrissement) des programmes, digne de l'esprit de beaucoup de rénovateurs de l'enseignement public de la première moitié du siècle. Je suis pour ma part sensible au fait qu'il propose d'introduire « des rudiments de philosophie » dans les programmes : la philosophie pour tous ! Proposition audacieuse, qu'on retrouvera dans le plan Langevin-Wallon de l'après-guerre et qui n'est toujours pas mise en œuvre aujourd'hui dans une partie des filières de formation, alors même que l'âge de fin de scolarité a largement reculé.

Ces deux chapitres présentent le projet esquissé par la fameuse phrase de Baden-Powell : « Le scoutisme est ce que l'école sera, quand elle sera ce qu'elle doit être. » Mais Baden-Powell n'a pas décrit des projets aussi précis que le Père, pensant peut-être que ses idées s'imposeraient pragmatiquement peu à peu.

Le scoutisme ne veut donc pas la fin de l'école et ne préconise pas un appauvrissement des programmes, mais au contraire un enrichissement de ceux-ci, par l'adjonction d'éléments manuels et pratiques pour les élèves des collèges, et d'éléments de réflexion plus théoriques, pour ceux des écoles.

Dans ce cadre, les scoutmestres sont tout désignés. Inutile de dire que comme Baden-Powell, le Père n'envisage cette responsabilité que pour des adultes déjà engagés dans la vie, même s'il accepte que les grands élèves des collèges puissent jouer un rôle d'aide.

Ainsi donc l'école, au sens large du terme serait le cadre privilégié du scoutisme, celle-ci bénéficiant au premier chef de cette ouverture à des méthodes plus actives associant, par le système des patrouilles, les jeunes à leur propre formation, mais surtout leur proposant directement l'idéal scout, âme de cette rénovation, autant qu'aux responsables. Ce sont des éducateurs et des jeunes associés au même idéal, vivant les mêmes finalités fondamentales qui vont transformer de l'intérieur l'institution scolaire, en renouvelant la relation éducative dans ses objectifs. Encore une fois, il s'agit d'un mouvement et d'un élan. Les espoirs du Père sont fondés sur les analogies fortes pour lui entre les principes de Baden-Powell et ceux d'Ignace, dont le livre se fait l'écho. Il n'y a pas de raison que les collèges jésuites ne s'ouvrent pas au scoutisme, car finalement c'est leur grande tradition éducative qui se trouverait ainsi continuée.

L'esprit d'Ignace commande aussi de faire de même avec l'école du peuple, car il y a toute raison de penser que les enfants de celui-ci seront enflammés par l'idéal scout. L'Angleterre montre largement que le scoutisme populaire est plus qu'une réalité. On peut se demander si la formation ignatienne n'est pas ici fondamentale ; c'est bien par cette tentative à Mouscron que le Père a lancé sa première troupe.

Nous nous attendions à trouver un ouvrage sur le scoutisme et nous voici devant un projet avancé de transformation de l'intérieur de l'école catholique. Rien d'étonnant si les créations de troupe ont été nombreuses dans les collèges jésuites bien sûr mais aussi dans les collèges des ordres ayant une tradition pédagogique, par exemple oratoriens, eudistes, dominicains ; cette liste n'est pas limitative. Mais l'ambition du Père allait bien au-delà de la création de troupes à l'intérieur des collèges !

Échec et ouverture

L'échec presque total, pour le moment du moins, de ces projets scolaires, ne retire pas leur intérêt. Le Père n'était-il pas beaucoup trop en avance sur sa propre compagnie, trop jeune pour convaincre ? Ne s'affrontait-il pas à des pesanteurs sociolo-

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

giques extrêmes ? Ses projets sur l'école scoute le rapprochent assez d'un Freinet. La façon dont ce dernier a tenté d'introduire le système des badges, en se référant au demeurant à Baden-Powell, en témoigne. Pouvaient-ils réussir dans le cadre des écoles primaires catholiques diocésaines de cette époque ? Freinet a finalement dû lui aussi quitter l'enseignement public pour fonder sa propre école. Le Père n'a pu réaliser ses projets qu'avec sa propre fondation, mais cette réalisation est restée isolée et aucune école primaire catholique populaire n'a mis en place un programme analogue à celui du chapitre XIX.

Il est utile cependant de relativiser cet échec : il nous indique que ce qui a effectivement été créé, le scoutisme catholique que nous connaissons, n'est qu'une réalisation partielle de ce que le Père entrevoyait.

Ayons l'esprit aussi large que lui : sortons de nos débats pédagogiques restreints qui ne concernent finalement qu'une fraction institutionnelle limitée du champ d'application possible du scoutisme pour considérer ce que le scoutisme peut être et, avec le chemin parcouru sur une route, celui qui reste à parcourir sur les autres. C'est le lien entre développement, éducation et mission qui fonde finalement chez le Père l'engagement scout. Faute sans doute d'une réceptivité suffisante à l'idéal missionnaire du Père, l'école catholique n'a pas été le lieu privilégié du scoutisme que le professeur de collège Jacques Sevin a clairement espéré, même si des troupes se sont créées dans les collèges. Elles ont d'ailleurs souvent quitté les collèges par la suite pour prendre une forme plus paroissiale.

Les patronages

Il n'est pas étonnant de constater que les patronages ont été plus favorables aux projets du Père : le Père avait connaissance des premiers essais de scoutisme catholique dans ce cadre en France de 1912 à 1915 et son chapitre permet de considérer qu'il appréhende ce projet de façon aussi concrète que les autres.

L'attention qu'il porte à cette question et le fait que les difficultés qu'il entrevoyait se posent effectivement, en tout cas de 1920 à 1923, le poussent donc à remanier ce chapitre dans la seconde édition (c'est la seule modification du genre) : mais c'est parce que des troupes ont été créées, lancées dans les patronages, donc dans le cadre des paroisses. L'ouverture a certes été limitée mais réelle. On peut le constater en consultant la première liste des troupes de l'annuaire de 1922 des Scouts de France. Je développerai ce point dans la biographie du Père, car sa vie concrète est largement consacrée à ce problème, dans les premières années des Scouts de France. Christian Guérin effectue une excellente étude de cette question, comme d'ailleurs de bien d'autres, dans son livre *L'utopie Scout de France*, auquel je renvoie.

Une fédération nationale

Le Père travaille donc sur plusieurs stratégies différentes mais quelles que soient les formes institutionnelles possibles, ces différentes formes doivent être subsumées dans une seule fédération nationale catholique. Le terme de fédération est synonyme de mouvement. En aucun cas, il ne s'agit de fédérer une pluralité de mouvements, dans une confédération lâche.

L'idée même de pluralité de mouvements scouts est certes en elle-même déjà absolument contradictoire avec les intentions de Baden-Powell et la mentalité britannique : on dit « *the scout movement* ». B.P. n'a eu de cesse d'ailleurs d'élargir ce mouvement jusqu'à faire de celui-ci un mouvement international unique, d'abord informellement en

1920, au jamboree de Londres ; puis formellement à Paris en 1922, lors de la première conférence mondiale. Ce sont les mouvements scouts nationaux existants, dont les Scouts de France, qui constituent alors un seul mouvement international, dont Baden-Powell assure la direction, en tant que « *founder* », fondateur. Baden-Powell, en confiant la décision formelle de création du mouvement mondial aux organisations nationales existantes, fait du caractère international et mondial du mouvement le critère premier de la fraternité scoute, au-delà de la référence à sa personne ou même de la référence à l'Angleterre. Encore une fois, si l'on pense « *movement* », dans la perspective de Baden-Powell, cette unité du mouvement mondial est une évidence.

Mais cette pluralité est aussi contradictoire avec le livre du Père puisque celui-ci veut fédérer dans un mouvement scout catholique unique en France (dont il ne doute nullement qu'il ne soit en France l'expression catholique du mouvement mondial) toutes les troupes quelles que soient les différences d'insertion projetées.

Ce n'est pas seulement une question d'organisation ; c'est la garantie même de l'expression authentique du mouvement. Encore une fois le « *scouting* », le scoutisme, est un mouvement finalisé avant d'être une activité, ou un système.

Le chapitre XXI est donc le plus important du livre. Il faut se rendre compte, même si celui-ci a été remanié dans les premiers mois des années 1920 (voir la note de juin 1919), qu'au moment où il écrit, les Scouts de France n'existent pas encore. Et pourtant tout ce qui va faire leur développement initial (revues et camps d'instruction) est décrit là comme radicalement nécessaire. Observons au passage que, dans ces deux domaines, le Père s'est investi très vite de façon prioritaire après la fondation du mouvement. Chamarande, sur le modèle de Gilwell Park, est donc déjà pensé dans le livre.

Le Père est plus nuancé certes en fin de chapitre, mais c'est pour ne pas avoir l'air de vouloir absorber les sociétés déjà existantes : on peut penser ici aux difficultés qu'il aura avec les Éclaireurs des Alpes de l'abbé d'Andréis, partisan lui d'un mouvement unique du scoutisme français, mais gardant le mouvement niçois autonome avant qu'il ne rejoigne après 1930 les Scouts de France.

Le Père parle d'ailleurs « d'arguments très forts en faveur de l'insertion des catholiques dans une fédération existante », en faisant une allusion directe à la pratique anglaise où les évêques n'ont pas réclamé à Baden-Powell une association spécifiquement catholique, mais se sont entendus avec lui sur des garanties indispensables à la pratique de la foi catholique à l'intérieur d'un mouvement unique.

Le seul argument que donne le Père finalement en faveur d'un mouvement de scoutisme catholique est la volonté des évêques français. Encore ne s'agissait-il que de ceux qui étaient favorables au scoutisme, car ils ne l'étaient pas tous, loin de là, à l'époque de la publication du livre : le livre n'en cite d'ailleurs... aucun dans le chapitre, alors qu'il mentionne des épiscopats étrangers. On a toute raison de penser que c'est l'opinion du nouvel archevêque de Paris, le cardinal Dubois, qui est ici déterminante. Son approbation officielle viendra au début de 1921. Elle est espérée au moment où le Père écrit. C'est encore d'ailleurs un argument en faveur de la rédaction précoce de ce chapitre. Si le Père avait pu faire état d'une seule approbation épiscopale, il n'aurait pas hésité à le faire. Il est assez clair que, dans les circonstances de l'époque, à la différence de l'Angleterre, les chances de percée du scoutisme auprès des catholiques eussent été bien faibles, en allant à l'encontre des quelques évêques en voie d'être acquis, qui avaient déjà bien du mal à accepter des troupes catholiques. On notera cependant qu'il y eut des catholiques dès la fondation des Éclaireurs de France, et même à leur direction avec un célèbre commissaire, membre du tiers ordre franciscain. Il y eut aussi des catholiques chez les Éclaireurs

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Unionistes, en particulier dans les zones de France (Drôme, Ardèche, par exemple) où n'existait localement qu'une troupe unioniste.

Les évêques anglais étaient tout simplement anglais ! Et les évêques français, français ! Si le cardinal Bourne avait été français, le Père eût œuvré d'emblée pour un mouvement unique, à l'anglaise, en France, ce qui, à mon sens, n'aurait rien changé du tout à son idéal spirituel du scoutisme catholique. Mais demander en 1920 à un évêque français d'accepter un mouvement unique avec des protestants et des laïques était compromettre totalement d'emblée l'existence du mouvement chez les catholiques.

Il est notable que l'argument du Père en faveur des Scouts de France, comme organisation catholique, n'est pas un argument de fond, mais un argument d'opportunité, de réalisme et d'obéissance. J'ai toujours pensé que le Père, qui raisonnait à partir d'un mouvement et d'un esprit, et non à partir de structures, aurait accepté en France la situation anglaise, comme le prouve d'ailleurs son attitude au Bureau International Catholique, dont il était le véritable inspirateur. Mais le Père était aussi très réaliste. Baden-Powell, qui l'était autant que lui, lui a donné raison sur cette question précise.

Le livre est donc ici l'expression fondamentale du projet du Père : lancer un mouvement national catholique en France, aussi proche que possible des pratiques de Baden-Powell, fédérant les troupes quelles que soient les formes variées d'insertion institutionnelle qu'il envisage. Le livre est ici action et il est significatif qu'en raison d'ailleurs du rôle fondamental et direct du Père de mars à juillet 1920, la réalité esquissée ait battu de vitesse la publication.

LE LIVRE ET LA FONDATION DES SCOUTS DE FRANCE

Premier mars 1920

Le dernier chapitre est aussi important que le précédent dont il est la prolongation en même temps qu'il est la conclusion du livre : c'est tout simplement la première définition des Scouts de France. On comprend que le Père voulût, à toute force, garder ce chapitre, même le mouvement créé. L'indication de la révision de ce chapitre, écrit en 1917, au printemps 1920 est fondamentale : c'est en effet au mois de mars 1920, alors que les bonnes volontés s'étaient réunies pour envisager la constitution d'un mouvement catholique, que le Père, invité en raison de son rôle dans l'Association Régionale des Scouts de France créée à Lille en 1919, apporta un projet complet, aussi bien institutionnel que pédagogique, à commencer par le nom « Scouts de France ».

Il est hautement probable que ce chapitre soit l'expression de ce projet. Il ne faut pas sous-estimer le rôle du Père dans la création institutionnelle des Scouts de France, parce que le Père se présente simplement, en évoquant cette fondation, comme « l'auteur du présent ouvrage ». Il a toujours fait attention à minimiser lui-même son propre rôle, non pas simplement par une modestie qui était réelle, mais par une prudence toute aristotélicienne pour permettre à ses projets de naître effectivement, sans trop apparaître comme les siens propres.

Il est assez clair en effet que parmi les fondateurs des Scouts de France, à savoir, outre le Père, trois prêtres et deux laïcs, investis déjà dans des troupes locales à Paris (le Père qui n'a jamais vécu à Paris même est le seul provincial du groupe), aucun n'avait vraiment réfléchi autant ni aux finalités, ni aux méthodes, ni à l'organisation d'un tel mouvement : les troupes pionnières du scoutisme catholique à Nice et au Creusot, en

1911 et 1912, n'étaient pas différentes sur ce point des premières parisiennes. Il leur manquait surtout ce que le Père apportait, c'est à dire non seulement le contact direct et vivant avec le scoutisme britannique (Paul Coze l'avait à Saint Honoré d'Eylau, et le chanoine Cornette avait donc une certaine connaissance du scoutisme avant 1920), mais aussi toute son infrastructure réflexive et pratique et en particulier le contact avec Baden-Powell.

En confiant au Père le premier commissariat général de l'histoire du mouvement, les premiers fondateurs n'ont fait que constater son apport décisif. Encore cela n'a-t-il pas été si simple, loin de là. Pourquoi lui eussent-ils confié cette responsabilité si importante en pratique, alors que le Père était un jésuite de province inconnu dans un groupe très parisien, représentatif aussi bien des quartiers bourgeois de l'ouest, le chanoine Cornette, que des quartiers populaires de l'est, l'abbé Caillet. Le Père prend soin d'ailleurs de préciser que tout cela était « sous la direction d'un prêtre éminent du diocèse de Paris, Monsieur le chanoine Cornette ». Que pouvait un jésuite devant des prêtres agissant certainement en accord avec l'archevêque de Paris, sinon convaincre par sa foi personnelle, par ses talents de diplomate et par la qualité de ses apports ? Mais la qualité de ceux-ci ne facilitait pas non plus la tâche... car ils étaient en avance sur tout le monde, sur tous les plans ! Et cela a continué ainsi jusqu'à la fin inévitable. Dès le début, la croix est là.

Ce chapitre a donc été révisé, soit juste avant la réunion décisive du premier mars 1920 (même si la création officielle date du 25 juillet), soit même en vue de celle-ci, soit immédiatement après, comme une sorte de résumé du contenu de la réunion, dont il est clair qu'elle a dû beaucoup au Père. La décision de l'Action Populaire de publier le livre avait précipité la révision de celui-ci, prêt donc pour le moment décisif. Ajoutons que le Père doit jongler avec son agenda (Metz, l'Italie, Paris) et avec sa santé pour être physiquement présent aux réunions décisives, qui ne l'auraient pas été sans lui...

Ce livre est donc directement la fondation elle-même !

Définition des Scouts de France

Le Père y a mis quelques unes de ses intuitions les plus fortes :

« C'est par l'âme d'abord qu'ils sont Scouts de France. » (Ce qui renvoie en quelque sorte au début du livre et à la conclusion de la première partie, et exige la finale de cette introduction.)

« Aussi pensons-nous que le meilleur moyen de fonder un scoutisme français est de prendre appui sur ce qu'est incontestablement le scoutisme. La francisation du système s'opérera peu à peu par la réaction normale de notre tempérament. »

« Une adaptation aux exigences de leur propre terrain, les Scouts de France n'ont rien tenté de plus. »

« Pour des escoutes, la route battue n'est pas nécessairement la route unique... »

L'œuvre doit être française, sociale et catholique. On notera l'insertion du terme social que le Père justifie, et qui a une portée plus forte à l'époque ; il se réfère directement à une doctrine sociale précise (il faut comprendre celle de Léon XIII) qui est proposé à l'étude des scouts et doit leur fournir à « l'atelier et au syndicat, compétence et autorité ».

La référence au catholicisme social (le Père est encore une fois sous l'influence de l'Action Populaire) est ici un troisième pilier, populaire et missionnaire, que l'on oublie parfois, avec le pilier national et le pilier catholique de la fondation, et que le Père développera avec abondance dans ses éditoriaux du *Chef*, jusqu'à son départ en 1933. C'est le fondateur de Mouscron, de Lille, de Noisy-le-Sec et de Berck qui parle ici.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Un mouvement de laïcs

Observons avec quelle habileté le Père répond aux exigences ecclésiastiques (pour ne pas dire au cléricalisme) du temps : « Fondée principalement par des prêtres et bénie déjà par maints évêques. »Très peu en réalité donc, mais le patronage espéré du nouvel archevêque de Paris est ici très important ; son appui officiel public date du 17 janvier 1921, et les prêtres de son diocèse ne s'engageraient pas contre son avis dans les réunions préparatoires à la constitution des Scouts de France.

« Leur fédération est bien nationale et catholique. » Il faut lire aussi national dans le contexte de 1919/1920... de même que le « bleu horizon »... auquel le Père préfère « le kaki britannique » !, pointe d'humour anglais qui n'était peut-être pas comprise de tous en 1920, quand on connaît le contexte politique de l'après armistice. Sans cette insertion dans l'Église institutionnelle concrète du temps, le scoutisme catholique n'eût pas vécu ; mais c'est aux prêtres eux-mêmes qu'il attribue habilement la volonté de promotion des laïcs ! Ce qui est tout de même plutôt rare à l'époque. Cela traduit certes le point de vue du Père, mais guère celui de nombreux membres du clergé qui voudront directement régenter le scoutisme, voire un peu plus tard se transformer en chefs scouts eux-mêmes.

« Les prêtres qui l'ont conçue, veulent que la part des laïques dans l'œuvre soit très grande... les membres du clergé ont mieux à faire auprès des scouts que de leur enseigner le secourisme, ou la signalisation. Ils font donc appel à ces apôtres laïcs qui ne manquent pas de surgir... »

L'actuel archevêque de Paris souhaitait un jour que l'on distinguât bien « vocation de prêtre et vocation de chef scout ». Il met ici le doigt sur des difficultés historiquement répandues jusqu'à aujourd'hui. Le cardinal, qui à ma connaissance n'a pas été scout, exprime ici très sûrement les intentions profondes du Père dès l'origine. Celui-ci eut d'ailleurs beaucoup de mal à les mettre en œuvre dès les premières années. Mais le scoutisme en est-il responsable, du moins le scoutisme du Père, fait d'obéissance, de détachement et d'effacement ?

Le Père, avec d'autres, est ici dans les courants précurseurs de l'Église de France qui inspirèrent en partie les grands textes de Vatican II, *Gaudium et Spes, Lumen Gentium, Ad Gentes.*

« Il fut scout au point d'être détaché du scoutisme ». Ceci ne vaut pas seulement pour les circonstances de son départ en 1933 : fondateur rejeté de son œuvre, d'une façon quelque peu cavalière, qui eut dû être plus élégante ; fondateur régulièrement incompris aussi, malgré son extraordinaire influence et le succès de son entreprise, qui parle dans ses derniers textes scouts une langue spirituelle que les Scouts de France de 1933 ne comprennent pas assez. Mais cette langue est déjà dans ce premier livre.

Le Père avait conscience dès l'origine que ce mouvement était un mouvement de laïcs et, fidèle disciple d'Ignace, qu'il le quitterait un jour, disponible et humblement obéissant. Le paradoxe de ce mouvement de laïcs fondé par un prêtre (pas seul cependant, dans une équipe) n'est apparent que si l'on fait une lecture institutionnelle de l'histoire des Scouts de France. Mais il faut faire une lecture proprement spirituelle de cette histoire.

ACTUALITÉ D'UN FONDATEUR REJETÉ

Transfiguration du regard

Il fallait que le fondateur, rejeté de son œuvre, laissât comme dernier message : « Nous sommes toujours au commencement du scoutisme », pour que celle-ci se développât et approfondît peu à peu l'intuition même de sa fondation et de ce commencement.

Avec ce livre, nous sommes au commencement du scoutisme catholique, mais celui qui en projette la première tente, sait spirituellement mieux que personne, que l'annonce de la Croix et de la Passion précède la Transfiguration. Une fondation est d'abord une vision ; c'est un nouveau regard. Pour la tradition orthodoxe, le Christ ne change pas sur la montagne. Dès l'Incarnation, la Chair est transfigurée puisque le Logos s'est fait Chair, c'est à dire « a pris notre condition humaine », si nous parlons comme l'existentialisme contemporain ou bien « a campé parmi nous », si nous parlons l'existentialisme sémite de Jean : Il a campé en nous, l'humanité, et, en même temps, en notre humanité. C'est le regard des apôtres qui perçoit, dans leur foi naissante, comme la nôtre, la gloire de Jésus.

Éclaireuse, scoute et guide avant l'heure à Cana, Marie est absente de la Transfiguration, parce qu'elle a déjà médité le mystère messianique de l'Incarnation ; elle seule a pu expliquer tout cela à Jean, mais plus tard, quand elle lui a ouvert l'intelligence du sang et de l'eau. Les apôtres n'ont pas eu la chance de percevoir l'Incarnation avec leur sens interne dans leur propre chair comme Marie et Elisabeth à Eïn Karim.

Éduquer les yeux et les oreilles

Aussi, l'Esprit éduque-t-il leur sensibilité et leur regard sur la montagne : éduquer le regard résumerait et traduirait assez bien *Le scoutisme*, si on n'oublie pas le but, la marche et le mouvement. Les apôtres sont, comme nous, un peu moins aveugles : c'est finalement cela la Transfiguration.

Toute fondation est une esquisse, une vision fugitive, dont le sens n'apparaît que peu à peu, et souvent bien plus tard.

Le regard, éduqué par l'Esprit, nous fait imaginer et dessiner ce qu'il faut bien appeler proprement ici la Scène fondatrice de la spiritualité du Père, dont Marie inaugure la route d'accès.

Oui, c'est bien là le Jeu Scénique marial par excellence d'une spiritualité joyeuse et ludique : la Scène, la Tente, le Christ. Mais c'est aussi le premier Camp, le Christ encore, d'une spiritualité active et quotidienne.

Campons en Christ, puisque Christ a, le premier, campé en nous ! Voilà le campisme et le scoutisme missionnaire de Jacques, à l'école de Marie et des deux Thérèse.

Notre regard mystique grec s'illumine et s'enflamme comme celui de Pierre, d'autant plus que nous sentons, plus que lui, notre radicale impuissance à réaliser ce programme.

Après nos yeux, Moïse et Elie éduquent ici notre oreille et nous ramènent au sens hébraïque des choses concrètes, de la pauvreté, de l'exode et du détachement. Le Camp décampe ! Non pas seulement au sens courant : le scout n'est-il pas par définition « l'homme qui campe et qui décampe » ? mais au sens sémite qui nous mène de la Fête des Tentes à Pessah, la Pâque tout autant que de celle-ci à la Fête des Tentes. Pierre, tu as oublié que la Fête des Tentes est provisoire ; il faut partir.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

La Croix de Jérusalem

Départ, détachement, exode. La Tente est Exode.

Décampons en Christ, puisque Christ a, le premier, décampé en nous !

« Exode à Jérusalem » !

La traduction la plus simple et la plus mariale ! Exégèse esthétique et rigoureuse[1].

La traduction la plus scoute et la plus mystique ! Exégèse, explication, parcours, traversée, développement, exode, Exode.

Luc ! la Transfiguration mystique et grecque des icônes.

Jean ! la Transfiguration sémite non écrite, silencieuse et méditative de Marie, plongée jusqu'au déchirement dans le déchirement de la Toile du Cœur de son Fils, au cœur du Mystère pascal.

Exode est la Croix potencée du Père.

Pouvons-nous seulement lire *Le scoutisme* sans imaginer que l'exode de la fondation est, à la suite du Christ, la nécessité scoute de la fondation. Serviteur inutile, ne sois pas le jeune homme riche. Il avait beaucoup d'attaches. N'aie surtout pas l'attache de ta fondation. Scoutmestre tu veux être, renonce le premier, porte ta croix le premier, mais la plus joyeuse autant que la plus difficile, celle du mouvement lui-même. Le détachement du serviteur inutile c'est à dire l'exode pascal hors du scoutisme lui-même est la condition de la pérennité de la fondation.

Ce livre est un mouvement spirituel, un itinéraire spirituel. La Tente, c'est le Christ. L'Exode, c'est le Christ. Christ nous mène par une « transfinité » de chemins à Jérusalem, et de Jérusalem hors de Jérusalem. Il a inauguré pour nous la Voie nouvelle, parce qu'il est cette Voie : Exode-Pâques, fête des Tentes, Pentecôte.

Où est Sarah ta femme ? Au moment où le Père achève son livre, ses notes sur ses premières causeries spirituelles scoutes nous expliquent le camp à partir de Mambré. C'est dans la fin du chapitre sur le campisme, c'est-à-dire le plus concret, au moins autant que dans le chapitre sur la religion, qu'il faut chercher l'éducation de la foi, une foi thérésienne ouverte au cœur de la vie quotidienne, éducation neuve à l'époque et peut-être à la nôtre. Mambré inaugure la spiritualité scoute d'Élie : l'étranger accueilli et bientôt l'étrangère qui accueille, la tente, l'équipe, le lait, le veau en attendant l'agneau, peut-être la dernière cruche d'eau en attendant Cana, trois boisseaux de farine pour les galettes, le dernier reste de farine et d'huile pour le pain eucharistique, offert généreusement à l'improviste, le repas préparé à la hâte quand on n'est pas prêt. Sois prêt quand Dieu passe dans la brise légère, dans trois étrangers inconnus, ou t'accueille chez une étrangère de Sarepta. Hospitalité généreuse du nomade, pauvreté du partage de famine, surabondance des Noces. Le pinceau spirituel artiste esquisse-t-il là l'autre icône de la Transfiguration, trinitaire par excellence ? Où est Sarah ta femme ?

« Idou en tè skènè ! » La voici dans la tente ! Vois dans la Tente ! Simplicité admirable du grec biblique. Simplicité mystique et nomade aux portes du désert. Simplicité monachique et abrahamique, au cœur de la famine spirituelle du temps d'Élie, le nôtre aussi. Simplicité contemplative au cœur du monastère du désert, au cœur du Sinaï de Moïse.

Dilate ta poitrine de bonheur, – Sarah, Israël, Jérusalem, Humanité, Création-, stérile, toi qui n'as pas enfanté !

1. Exégèse dominicaine de sœur Jeanne d'Arc, exégèse ignatienne de Xavier-Léon Dufour.

Élargis l'espace de ta tente et des toiles de ton avancée !

Fixe solidement ! Serre à fond ! Vas-y de bon cœur ! Ne compte pas ! Dépense ! Ne lésine pas ! Dépense-toi sans compter ! Sois généreux !

Augmente la mesure, la longueur de tes cordages !

Tes morceaux de bois, piquets, chevilles, tes clous, enfonce-les à force !

Puis, à droite et à gauche, développe la toile !

« *Ekpetason* ! » Déroule ! Déploie ! Étends ! Déborde ! Craque ! Éclate ! Développe ! Traverse ! Déchire ! Transperce ! Exode !

De haut en bas, le rideau, la toile, le voile, « *katapetasma* », tissé de main d'homme, se fend, se déchire, mais pas la tunique de l'Agneau, d'un blanc d'éclair, blanche comme neige, illumination baptismale, tissée d'une pièce de main de femme au cœur transpercé de son Fils.

Vois progressivement, aveugle-né, toute simple, la Croix de Jérusalem : le Camp et l'Exode de Christ, le Camp et l'Exode en Christ. Christ *alpha* et *oméga*, *aleph* et *tav*.

La Croix du Père plongé au Cœur marial du mystère pascal.

Quand le livre s'esquisse, tout cela s'esquisse spirituellement. L'ignorer nous conduirait à une lecture partielle et un peu superficielle du livre et de son auteur.

Une utopie ludique et mystique

Une utopie *Le scoutisme* de Jacques Sevin ? et les Scouts de France tels qu'il les rêve ? Bien sûr, mais au sens où la Jérusalem Nouvelle est une utopie.

Utopia de Thomas More, dont je ne discute pas ici le contenu politique, est aussi l'œuvre d'un saint et en sus d'un grand politique pragmatique. Jetons le livre, imitons le saint.

Tout aussi utopique *La Cité de Dieu* , la Jérusalem Nouvelle latine. Jetons le livre et gardons *Les confessions* concrètes du saint.

Une pédagogie sans utopie est-elle possible ? Depuis *La république* de Platon, nous savons que non. La prétendue défaite de Platon nous a ouvert le chemin socratique réaliste de la pédagogie, comme la prétendue défaite de l'utopie socialiste, non scientifique, de Thomas More celui d'un état non marxiste.

Ne jetons pas les utopies pédagogiques ! La réalité sans utopie est pire encore. L'utopie scoute du Père, « scoutiser » la France, nous ouvre le chemin du scoutisme. Nous ouvre et non pas nous ferme.

La Croix de Jérusalem, comme tout symbole, excède tout discours explicatif. Ceux qui la porteront, à cause de ce livre, silencieusement sur leur poitrine, vivent peu certes cette utopie et peut-être moins encore sa signification spirituelle. Mais cette utopie, enracinée, enveloppée dans une poésie mystique, exprime, comme chez Baden-Powell, une dimension symbolique, souvent oubliée en pédagogie contemporaine, sans laquelle il n'y a ni développement de l'homme authentique ni éducation.

Esquisses d'hier et d'aujourd'hui

Jacques, campeur nomade, sémite spirituel avant Pie XI, puise au Cœur de Jésus l'eau vive des sources bibliques du côté droit du Temple et les énergies nouvelles de la Nouvelle Tente de la théologie patristique.

Un théologien artiste esquisse la Croix de la Nouvelle Jérusalem : que la Nouvelle Création se développe en croix pascale jusqu'aux extrémités de l'univers, de l'humanité et de nous-mêmes !

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés

Tout est esquissé de 1917 à 1920.
Tout est tissé déjà : le mouvement scout, *Le scoutisme*, Mouscron, l'insigne, la prière, les Scouts de France, la Conférence catholique.

Qui explore le livre, déchiffre l'insigne.
Qui éclaire l'insigne, déroule le livre.
La Croix de Jérusalem est le symbole du livre, la structure de l'œuvre, l'élan spirituel du mouvement.
C'est l'esthétique théologique du Père et du scoutisme catholique, dont ce livre est l'esthétique pédagogique.

« Nous sommes toujours au commencement du scoutisme... »
Artistes à vos crayons, musiques et pinceaux !
Comédiens, joueurs et mystiques à vos scènes !
Arpenteurs à vos mesures !
Tisserands à vos toiles !
Campeurs sur les routes et dans vos camps !
Menuisiers des Vosges à vos assemblages chevillés !
Fondateurs à vos projets d'aujourd'hui !
Parcourez de Jérusalem à Jérusalem la route du nouveau Cantique des Cantiques, des nouvelles patrouilles !

Gilles SAINT-AUBIN

Boran-sur-Oise, le 14 mars 1999
Dammartin-en-Serve, le 28 mars 1999

RÉSUMÉ POUR SCOUTS PRESSÉS

B. P.'s british humour.
The scout movement.
La mystique grecque.
Le concret hébraïque.
L'anglais, l'hébreu et le grec biblique.
L'école industrielle de Mouscron.
Le catholicisme social.
L'Action Populaire.
Le scoutisme missionnaire.
Les enfants du peuple et ceux des collèges.
Les institutions et le plein vent.
Les valides et les handicapés.
Les Scouts de France.
Le Bureau International Catholique du Scoutisme.
« Le scoutisme » comme philosophie de l'éducation.
Le scoutisme comme action concrète avec les jeunes.
Le scoutisme dans une communauté locale.
Le scoutisme dans un seul mouvement.
Des scoutmestres adultes et laïcs.
Des scouts, des chefs, des troupes !
Des badges utiles à la personne et à la société.
Un système des patrouilles imaginatif.
Le campisme des yeux, des doigts et des oreilles.
Le camp du quotidien.
Le camp de l'histoire sainte.
Le chant, la peinture, la scène, la poésie pour tous.
La philosophie pour tous.
Le travail manuel pour tous.
La prière scoute.
La générosité spirituelle.
La Croix de Jérusalem.
La tente et la Tente.
Le détachement, l'exode, l'Exode.

© Les Presses d'Ile-de-France, édition 1999, tous droits réservés